

# Carbo 10



Au service de Dieu

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

# **Au service de Dieu**

**Jean Marc Martel**

**Roman policier**

**Les Éditions Jean Marc Martel**

**Du même auteur :**

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

**Le Justicier© 1995**

**L’Inceste... c’est pour la vie© 1996**

**Élen© 1997**

**Justice Maudite©2000**

**Que l’on continue... Julie© 2003**

**Journalisme d’enquête sur la construction© 2011**

**Opération Cobra© 2011**

**Le Québec Noir©2011**

**Série Érotico-sensuelle :**

**Myriam© 2011**

**Marie-Lou© 2011**

**Mireille© 2011**

**Katrine© 2011**

**Je me hais...Je m’aime© 2011**

**Lina©2011**

**Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.**

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011  
ISBN : 978-2-924103-06-7**

**Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété de l'auteur. Aucune reproduction de quelque manière que ce soit, partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

**[Jeanmarc-martel@hotmail.com](mailto:Jeanmarc-martel@hotmail.com)**

---

## **Partie un**

À peine le dernier dossier terminé, Carl Bouchard pensait bien pouvoir prendre un peu de repos. Bien sûr, les procédures judiciaires n'étaient pas terminées, même qu'elles étaient à peine amorcées. Le chef du gang, Lucien Levasseur avait choisi le meilleur criminaliste de la région de Montréal. Les remises avaient déjà commencé à bonne allure, tous les prétextes étaient bons. Cela faisait partie de notre système judiciaire qui n'est pas parfait, tout comme ceux qui sont chargés de le faire appliquer. Certains Juges sont mal à l'aise lorsqu'ils doivent siéger devant des avocats de la puissance et de la trempe de Pierre-Jacques Durand. Non seulement parce qu'ils sont d'un autre territoire, mais aussi parce qu'ils ne les connaissent pas, sauf de réputation. Durand en avait une solide et le combat serait tout à fait inégal contre le procureur du Ministère qui lui en était à son premier procès aux assises criminelles. Il devra faire face à son confrère qui, déjà, avait une bonne longueur d'avance en expérience et qui plus est, était grassement payé.

Levasseur n'était pas un deux de pique dans le milieu criminel de Montréal, d'autant plus qu'il faisait face à de sérieuses accusations, allant du port d'arme illégal, passant par le vol à main armée et finalement complicité de meurtre. Il risquait gros et il le savait bien, 25 ans fermes serait la sentence s'il était reconnu coupable. Il n'était plus d'un âge à faire une entrée au pénitencier. Il déploierait donc tout son arsenal financier et humain pour se sortir de ce difficile dossier. La preuve était lourde contre lui et les autres. Les menaces avaient déjà commencé contre ses complices et elles étaient loin d'être terminées. Jean Lepage, Procureur du Ministère n'était pas au bout de ses peines. Un seul facteur pourrait jouer contre Levasseur, il n'avait plus d'argent et tous ses biens avaient été saisis selon la loi. Comment pourra-t-il payer son dispendieux avocat?

~

Carl, assis sur un banc de la terrasse face au Château Frontenac, lisait les dernières nouvelles en profitant du merveilleux soleil qui arrosait Québec de ses chauds rayons. Il passe son journal à un homme âgé, qui depuis quelques minutes, essayait de lire gratuitement. Le vieil homme le remercia d'un sourire, qui montra les quelques dents cariées encore plantées dans ses gencives. Il salue de la tête son donateur qui s'éloigne, préférant marcher en se mêlant rapidement aux centaines de visiteurs et de touristes étrangers ou des environs. Un petit vent soulageait de la chaleur et rendait la température

encore plus agréable. Femmes et jeunes filles en short et gilet léger attiraient les regards des nombreux renards en quête d'une victime pour terminer la journée.

Il aimait bien se mêler aux gens, être près de la population ordinaire, car après tout, c'est d'eux que sortent les plus purs sentiments, les plus vrais, les plus sincères. Il décide de s'arrêter devant un petit comptoir de crème glacée molle. Des dizaines de langues s'affairaient à lécher le précieux rafraîchissement. Il ne put s'empêcher de rire en regardant un jeune bébé dans un carrosse qui, sur les conseils de sa jeune maman, essayait tant bien que mal de tout prendre, battant des bras dès que sa mère retirait le cornet. Il en avait sur une bonne partie du visage et ses petits bras rougis par les rayons du soleil ne semblaient pas le gêner, préférant la crème glacée. Carl décide de s'en payer un, ravivant ainsi de vieux souvenirs de son enfance.

– Je prendrais une crème molle, au sucre d'érable dit-il à la jeune préposée.

– Je vous le trempe dans le chocolat? demande-t-elle.

– Non, je préfère nature. J'adore ce qui est naturel poursuit, Carl en riant.

– Moi aussi, s'empresse-t-elle de rétorquer avec un sourire sympathique. Elle lui remet le gros cornet enveloppé dans des serviettes en papier.

– Merci Denise! Dit-il en remettant une pièce de 2 \$ dans sa main toute menue. Il n'avait pu s'empêcher de regarder le nom inscrit sur la petite plaquette épinglée au-dessus du sein gauche de la jeune fille.

Quelques secondes plus tard, ayant pris quelques bonnes léchées, il se retourne discrètement et surprend la jeune serveuse qui le suivait du regard. Visiblement mal à l'aise, elle baissa aussitôt les yeux, les joues rougissant de gêne. Il devait avoir le double de son âge. Même s'il avait pu être attiré par cette jeune déesse, il préféra poursuivre sa marche. Malgré le fait que beaucoup d'hommes de son âge aiment bien ce genre d'aventure, ce n'était pas son cas. Ses goûts étaient différents et beaucoup plus naturels, il n'en était pas rendu à la perversion. Pourtant, il y avait un petit côté agréable à ce genre de situation de flirt.

Après quelques minutes, il jette le cornet qui, déjà coulait en se liquéfiant sous la chaleur, rendant presque impossible de le savourer. Il s'essuyait tant bien que mal les doigts lorsqu'en se retournant il faillit écraser une femme qui s'apprêtait à lui poser la main sur l'épaule.

– Alors on profite du beau temps, dit-elle en riant.

– Excuse-moi, je ne t'avais pas reconnu sous ce chapeau de paille et ces verres soleil.

– On sait bien, ça fait plus de trois mois que je n'ai pas eu de tes nouvelles.

– Pardonne-moi, je ne t'avais pas oubliée pour autant. C'est seulement que le travail prend presque 100 % de mon temps.

– N'essaie pas de me faire croire que tu n'aurais pas pu me téléphoner au moins une fois, dit Julie Pratte avec un petit air de frustration.

– Je t'en prie, ne fais pas la mauvaise tête. Je sortais du restaurant avec un client, afin de finaliser un dossier et j'ai décidé de prendre une ballade sur la terrasse histoire de profiter du beau temps.

– Que fais-tu du reste de ta journée? s'empresse de demander Julie.

– À vrai dire pas grand-chose, j'avais pensé aller faire quelques saucettes à la piscine. Tu peux venir si tu veux, j'en serais ravi.

– OK! Je te retrouve chez toi dans trente minutes, crie Julie en s'éloignant rapidement.

Embarrassé de cette rencontre, Carl prend son cellulaire et compose le numéro d'Hélène, sa jolie infirmière.

– Urgence, répond une jolie voix.

– J'aimerais parler à Hélène, s'il vous plaît.

– Un instant, je vous la passe. Hélène, c'est ton prince charmant.

– Bonjour, comment vas-tu?

– Mal, je dois annuler notre soirée. Un voyage imprévu à Montréal, je suis désolé.

– Pas tant que moi, j'avais prévu me faire remplacer par une copine, afin d'être plus rapidement avec toi. Tu reviens quand?

– Possiblement demain, si tout va bien.

– Je n'ai donc pas le choix de t'attendre, dit Hélène d'une voix déçue.

– Je m'excuse encore une fois, je te téléphone aussitôt que je serai de retour, bye!

Carl coupe le contact de son téléphone, mécontent de lui, il détestait mentir. Il n'aimait pas du tout jouer au chat et à la souris. L'hypocrisie ne faisant pas partie de ses défauts. Il se promet bien de tirer cette situation au clair le plus rapidement possible. Il n'avait pu refuser à Julie, il avait professionnellement besoin d'elle, à cause de son travail à la Régie de l'Assurance Automobile du Québec.

Le couple d'amis se retrouve donc sur le toit du luxueux penthouse de la Grande Allée. La fin de journée se passe à la baignade et au bavardage, puis se poursuit par un bon souper. Julie n'avait que d'yeux pour son compagnon, envers qui elle avait un penchant amoureux, chose que Carl essayait de ne pas trop encourager, mais les choses ne tournent pas toujours de la manière prévue. Ce qui fait que le couple se retrouve enlacé au bord de la piscine. Il n'avait pu

résister à ce corps merveilleux dont disposait Julie, qui de son côté, savait l'exploiter au maximum pour arriver à ses fins.

Lorsqu'elle quitte vers minuit, elle voulut obtenir de son compagnon la promesse d'une prochaine rencontre, mais elle ne reçut qu'une vague réponse de la part de Carl qui ne voulait pas s'avancer sur un pareil terrain. Il détestait faire des promesses, surtout lorsqu'il avait un doute sur une réalisation éventuelle. Il la reconduit au rez-de-chaussée, sous l'œil amusé du concierge qui les salue d'un signe de tête en passant, non sans avoir un petit sourire.

~

Après une bonne nuit de sommeil, Carl arrive au bureau de fort bonne humeur. Josiane et Claire le saluent avec un sourire, lui tendant de part et d'autre un café bien chaud et le courrier de la veille, ainsi que les messages téléphoniques. Josiane, sa secrétaire et assistante, le suit dans le grand bureau.

– Tu es radieux ce matin, dit-elle avec un sourire moqueur.

– La température est superbe encore ce matin, ce n'est pas suffisant?

– Regarde tes messages, je pense qu'il y en a un d'assez spécial, dit Josiane.

Carl jette un coup d'œil rapide et s'arrête sur celui qu'elle lui désigne du doigt.

– Bon sang, l'archevêché. Que peuvent-ils bien me vouloir?

– Si tu communique avec eux, tu le sauras. Moi, je n'en sais strictement rien, dit-elle en se croisant les jambes en laissant voir l'origine de sa cuisse.

Son geste ne passe pas inaperçu aux yeux de son patron et ami. Elle portait une robe soleil provocante sans être trop osée. Carl détourne son regard et compose le numéro inscrit sur le papier. Après s'être identifié, on lui passe aussitôt monseigneur Gérard Fecteau, archevêque de Québec. Ce dernier refuse de donner la moindre information sur la raison de sa demande d'un rendez-vous dans les plus courts délais.

Le détective ne pouvait refuser pareille demande en provenance de cet homme de Dieu. Il est donc convenu qu'ils se rencontreraient à dix heures au bureau de l'archevêché. Carl avise le haut dignitaire que son assistante l'accompagnerait lors du rendez-vous. L'homme d'Église voulut s'opposer, mais le privé ne lui en donna pas le temps.

– Vous savez, monsieur Bouchard, c'est quelque chose de très délicat.

– Elle est mon assistante et elle doit être au courant de tous les dossiers.

– Je pensais que pour une fois...

– Excellence, nous y serons tous les deux ou il n'y aura pas de rendez-vous.

– Je vous attends donc pour l'heure prévue.

La conversation s'arrête sur cette phrase, mais Josiane voulait en savoir davantage. Il lui suggère d'aller se changer de vêtement, car l'archevêque n'apprécierait certes pas sa jolie petite robe. Cette remarque la fait rougir et elle s'empresse d'obéir à son patron, évitant ainsi d'autres remarques. Elle avait de la difficulté à prendre ce genre de chose venant de Carl, ne sachant pas comment les interpréter. Elle prenait à la lettre ce que lui disait son amour secret et chaque fois, elle avait peine à se contenir. Pour elle, un compliment venant de cet homme qu'elle aimait de tout son cœur la rendait mal à l'aise, se demandant quelquefois, s'il ne prenait pas un malin plaisir à la torturer ainsi. Elle avait beau se remémorer ce qu'il lui avait déjà dit: « *Pour moi tu es une sœur que je protégerai jusqu'à mon dernier souffle.* » Tantie avait eu beau lui expliquer que Carl était ainsi fait, mais jamais elle ne cessera d'espérer qu'un jour, il lui dise qu'elle est l'amour de sa vie.

Quelques heures plus tard, le couple arrive dans le luxueux bureau, où les attendait monseigneur Fecteau. Il s'avance au-devant d'eux la main tendue. Carl fait les présentations et le prêtre reste froid devant la jeune femme qu'il regarde à peine.

– Que nous vaut l'honneur de cette rencontre, monseigneur?  
demande Carl?

– Nous avons besoin de votre assistance pour régler certaines choses qui nous placent dans une situation intenable.

– Si je puis vous être utile, c'est avec plaisir que je le ferai, soyez en assuré, Éminence.

– Cessons ces échanges de politesses, voulez-vous et venons en droit au but.

– Il n'en tient qu'à vous, Excellence. Nous vous écoutons.

Le prêtre lui remet un dossier, tout en lui expliquant les déboires de l'Église.

– Devant la liberté toujours grandissante des citoyens qui sont accablés de problèmes de toutes sortes, l'Église est plus souvent qu'à son tour mise de côté. L'assistance aux messes diminue, les demandes envers les prêtres sont de moins en moins fréquentes, les dons à l'Église sont maintenant quasi inexistantes et les finances de l'Église diminuent progressivement, pour ne pas dire que nous nous retrouvons souvent devant de grandes difficultés financières. Nous n'avons donc pas besoin que ces événements se produisent. Comme vous pourrez le constater dans les documents que je vous ai remis, si toutefois vous acceptez ce dossier, nous sommes victimes de voleurs sans scrupules. Nos plus belles œuvres d'art nous sont volées comme

des futilités. La police demeure incapable de les retrouver et nous nous refusons à publiciser ces choses. Dans les derniers mois, nous avons perdu la rondelette somme de près de deux millions de dollars. Nous nous trouvons dans une situation sans précédent. Je sais, vous allez, tout comme les policiers, nous demander de retirer ces œuvres de nos églises, mais cela nous est impossible. Nos fidèles sont habitués de les voir et de les admirer. Déjà, des personnes nous ont fait des remarques. Heureusement, sous le prétexte d'un pieux mensonge, nous avons déclaré qu'elles étaient en restauration. Cependant, nous ne pourrions pas contenir ce mensonge bien longtemps. Tous les objets sont des pièces uniques et d'une valeur inestimable. Ils nous furent remis par des catholiques, soit par héritage ou par des dons gardés secrets jusqu'à ce jour. Il nous est donc impossible de vous dévoiler la provenance exacte des objets qui nous ont été volés. Nos assureurs avaient évalué à plusieurs millions de dollars l'ensemble de nos avoirs en matière d'objets sacrés. Cependant, ils exigeaient une prime d'assurance tellement coûteuse, que nous nous sommes retrouvés dans l'impossibilité d'y faire face. C'est pourquoi aucun de ces objets n'est couvert par une assurance. Je vous parle de plus de deux millions de dollars, mais il se pourrait bien que ce soit le double. Jusqu'à ce jour, huit de nos églises ont été visitées et pilées. Nos prêtres sont de plus en plus nerveux et certains craignent même pour leur vie. Voilà donc l'ampleur de nos problèmes. C'est pourquoi nous faisons appel à votre bureau. Accepterez-vous de nous aider?

– Excellence, je ne saurais vous promettre un résultat positif, pas plus que de retrouverai vos objets sacrés.

– Nous ne vous demandons pas pareille chose. Nous voulons votre assistance, pour que cesse cette vague qui nous conduira bientôt à la faillite. Comme vous le savez sans doute, ces objets font partie de garanties qui sont données à nos prêteurs et maintenant, nous ne pouvons plus respecter nos engagements envers eux. Certains ont été avisés personnellement par moi et ils doivent prendre une décision dans les prochaines semaines. Nos rentrées d'argent suffisent à peine, à couvrir les frais d'entretien d'usage courant de nos presbytères et de nos églises. Bientôt, nous n'aurons plus rien à donner en garantie. Votre prix sera notre prix si vous acceptez, bien sûr.

– Ce n'est pas une question d'argent pour moi. Par respect pour la mémoire de mes parents qui, eux étaient de fervents catholiques, je ne saurais refuser pareille demande d'aide. Cependant, je tiens à vous préciser que je conduirai ce dossier selon mes méthodes. Je veux votre parole que vous n'essaieriez pas de me faire arrêter en cours d'enquête, quoiqu'il arrive.

– Vous avez ma parole qu'en aucun moment je n'interviendrai dans votre enquête, quoiqu'il survienne. Je me plierai à vos demandes sans poser de question.

- Bien Excellence, dit Carl en se levant. Je communiquerai avec vous lorsque nécessaire. Je ne vois pas l'utilité de vous faire rapport à tout moment. Vous devrez donc me faire confiance.
- Votre réputation vous a précédée et on m'avait même avisé que vous n'étiez pas un homme facile à manipuler.
- Ce qu'on a pu vous dire sur moi n'est rien à côté de ce qui je suis, dit Carl lui tendant la main avant de se retirer. J'aimerais que cette entrevue demeure confidentielle.
- Cela va de soi, monsieur Bouchard

## **Partie deux**

Le privé et son assistante roulent dans la puissante Jaguar rouge en direction de son bureau de l'Iberville I. Josiane jette un coup d'œil rapide aux documents reçus à titre informationnel. Les détails étaient peu nombreux et manquaient de précision, sauf quelques photographies qui montraient les objets sacrés évalués à plus de 2 millions de dollars. En tout, huit églises avaient été visitées sans qu'aucune trace ne puisse-t-êtré relevée par les policiers. Un certain Pierre Savard de la Sûreté Municipale était l'enquêteur au dossier, tel que révélé par la carte professionnelle attachée au petit résumé du travail déjà fait.

Une fois au bureau, Carl demande à Josiane de repérer sur une carte de la ville les endroits visités, afin de vérifier le tracé symétrique ou non des auteurs. Le résultat est négatif, aucun plan ne pouvait laisser espérer prévoir le prochain vol, les églises étant aux quatre coins du diocèse. De plus, une douzaine d'autres renfermaient des œuvres d'art de grande valeur, donc impossible d'établir une suite dans les

évènements. Les voleurs pouvaient frapper n'importe où et n'importe quand. Cependant, un point demeurait suspect aux yeux du privé. Pas une fois les voleurs n'avaient manqué leur coup. Chaque visite avait porté fruit à ses auteurs.

– Josiane, je suis absolument certain que quelqu'un renseigne nos oiseaux. Il est impossible autrement de frapper dans le mille à chaque fois. Ils ont beau avoir la chance avec eux, mais il y a des limites. Il n'y a que très très peu de voleurs d'œuvres d'art qui s'y connaissent en peinture. Les vraies des fausses sont très difficiles à différencier. C'est sans compter qu'il n'y a que très peu d'acheteurs de ces œuvres qui sont particulières.

– Je suis d'accord avec toi.

– Dans ce genre de vol en série, les gars se tracent un plan d'opération et ils le suivent généralement, ce qui ne semble pas le cas. Je suis prêt à leur donner le bénéfice du doute, mais pas jusqu'à frapper huit sur huit. Ils doivent nécessairement avoir une liste, mais où et de qui ont-ils pu l'obtenir.

– Tu penses à la compagnie d'assurance qui a perdu le contrat?

– En plein dans le mille. Contacte Eddy et demande-lui de vérifier avec ses anciens amis de la police. Qu'il me retrouve ici vers seize heures. Je vais rendre une petite visite à Boisvert & Boisvert Assurances.



Arrivé au bureau de la rue Saint-Stanislas, Carl présente sa carte à la secrétaire qui devient mal à l'aise en la regardant, ce qui attire aussitôt l'attention du privé. Nerveusement, elle l'introduit auprès de son patron, Eugène Boisvert. Ce dernier reçoit son visiteur avec une grande politesse. Il ne fait aucune objection à ouvrir ses dossiers, à tout le moins une certaine partie, prétextant la confidentialité de son client. Il explique que la police possédait toutes les informations pertinentes, ayant déjà eu la visite de ces derniers.

– Je voudrais bien vous aider davantage, mais le secret professionnel...

Au même moment la secrétaire fait son entrée avec un cabaret, offrant le café aux deux hommes. Sans s'arrêter de parler, le courtier explique qu'effectivement, il avait perdu un gros client lorsque l'archevêque avait annulé toutes les polices couvrant les biens de l'église. Bien sûr, il perdait beaucoup d'argent, mais il avait offert à l'Église de ne prendre aucun profit pour la prochaine année, allant jusqu'à vérifier auprès d'une dizaine de compagnies les tarifs les plus avantageux, mais rien ne fit, le coût demeurerait trop onéreux pour l'archevêché.

– Merci Mireille, dit le gros homme transpirant abondamment malgré la climatisation. Vous savez, monsieur Carbo, j'ai tout fait pour éviter le pire, mais le destin en a décidé autrement.

Les deux hommes se serrent la main et Carbo se retire non sans regarder Mireille au passage. Relativement jolie, dans la trentaine, maquillage discret et agréable à l'œil, elle semblait moins nerveuse qu'au début en saluant le visiteur d'un sourire discret.

Il rentre aussitôt au bureau où l'attendait déjà Eddy, le vieux policier retraité. Il fait son rapport à son nouveau patron. Rien de spécial au dossier des policiers, aucun suspect en vue malgré les centaines de personnes interrogées. Pas un seul témoin n'avait rapporté le moindre indice permettant de suivre une piste intéressante. Pas de voiture suspecte, pas de soupçon sur qui que ce soit, néant. Malgré le fait que plusieurs receleurs avaient été interrogés et visités, rien n'avait transpiré du milieu.

– Tu peux voir du côté de tes informateurs? demande Carbo.

– C'est déjà enclenché, j'attends des nouvelles. Tu sais, c'est la première fois en trente ans que je vois ce genre de dossier. Bien sûr, on a déjà eu des petits vols, mais pas de cette importance. Je vois très mal les petits gars des environs s'adonner à voler des œuvres aussi difficiles à écouler. Il ne fut pas oublier non plus, qu'autour des églises ce n'est pas là que les gens passent leurs soirées, c'est plutôt désert et très mal éclairé en général.

– C'est bien ce que je me disais, reprend Carl. Tu peux vérifier du côté des prêtres défroqués, je pense que l'archevêché doit avoir une liste de son personnel. Peut-être que l'un d'eux a décidé de se monter une collection personnelle.

– OK! Je te tiens au courant.

– Quant à toi Josiane, tu me vérifies l'honnêteté de Boisvert et de sa secrétaire. De mon côté, j'ai quelques petites visites à faire.

Carbo sort du garage au volant de la Camaro Z28. Il passe chez lui changer de tenue vestimentaire, ajoutant son fidèle compagnon, le puissant 9 mm, bien ajusté sous son aisselle gauche.

Lorsqu'il fait son entrée à la *Taverne de l'Ours* sur la rue Saint-Vallier, la seule encore réservée aux hommes, il prend place à une table sans que personne ne lui prête attention, sauf le serveur derrière le bar qui s'avance en traînant de la patte. L'endroit était sale et mal tenu. L'odeur de la bière renversée sur le plancher qui n'avait pas été lavé depuis des mois était presque insupportable. Deux vieux robineux dormaient sur leur chaise sans être inquiétés par qui que ce soit. Trois autres hommes buvaient et sirotaient une grosse *Molson* en se racontant des histoires. Carbo commande une consommation et s'informe de la dernière visite de Pipo. Le serveur lève les épaules en regardant sa montre, sans pour autant donner de réponse. Pourtant quelques minutes plus tard, un homme fait son entrée et le signe discret que lui fit le serveur l'avise de la direction à suivre. L'homme

trapu et vêtu comme un clochard, va prendre place à la table du client qui l'avait demandé.

– T'as en a mis du temps à te pointer vieille fripouille, lance Carbo.

– Vous savez patron, je vieillis comme tout le monde.

– N'essaie pas de me faire pleurer. J'ai besoin de ton aide.

La conversation entre les deux hommes dure une quinzaine de minutes, le temps pour Carbo d'expliquer à son informateur ce qu'il attendait de lui. Avant de se retirer, sans avoir touché à sa bière, il lui passe une enveloppe sous la table. Pipo regarde sortir son ami et décide de faire honneur à la grosse *Okeefe* laissée pour compte sans utiliser le verre, se contentant de passer la main sur le goulot de la bouteille.

La Camaro circule en direction du centre-ville et s'arrête finalement devant une autre adresse bien connue de l'ex-policier. Il frappe à la porte et l'armoire à glace qui vient ouvrir le reconnaît aussitôt. Maintenant habitué, il ne s'oppose pas à la demande que lui fait le visiteur. Il l'invite à entrer, refermant aussitôt la grosse porte à l'apparence fragile. Carbo fait son entrée au salon, au grand plaisir de Ginette qui se lève aussitôt pour l'accueillir. Après une accolade langoureuse, Carbo se retire de l'ancienne prostituée qui opérait toujours commerce et le dirigeait d'une main de fer dans un gant de velours.

– Tu es toujours aussi bel homme, mon invitation tient toujours, tu sais.

– Je sais ma beauté, mais malheureusement pour toi, ce n'est pas le but de ma visite.

Ginette éclate de son gros rire. Tout en versant un verre à celui qu'elle respectait profondément, elle fait signe aux deux autres filles de la laisser. Vêtues en tenue légère, les deux femmes quittent le salon, non sans jeter un coup d'œil invitant au visiteur de la patronne.

– Ces jeunes, elles rêvent de t'avoir dans leur lit, lance Ginette.

– Tout comme toi d'ailleurs, reprends aussitôt Carbo en riant.

– Espèce de salaud, tu es trop certain de toi, ajoute la prostituée en riant de plus belle, tout en prenant place aussi près que possible de son visiteur envers qui elle avait une dette qui ne s'acquitterait jamais.

Tout en buvant son *Johnnie Walker*, il explique, à celle qui contrôlait toute la prostitution dans la Ville de Québec et peut être plus, le but de sa visite. Ginette est une informatrice de premier ordre dans le milieu. Elle recevait chez elle la société criminelle et tout ce qui tournait autour, ce qui n'excluait pas dans certains cas des professionnels. La visite est de courte durée et se termine une quinzaine de minutes plus tard.

– Tu sais que ta poitrine est encore aguichante, lance Carbo avant de sortir.

– La prochaine fois, je te la montrerai peut-être, répond Ginette en riant de plus belle.

Il regagne sa voiture rapidement, ayant tout juste le temps de faire une autre visite. Cette fois, il devra être plus sérieux. Tino, pour sa part, n'entendait pas à rire. L'homme obèse reçoit son visiteur avec respect, mais sans être plus démonstratif. Il n'aime pas ce qu'il représente, mais il connaissait ses contacts et ne voulait pas s'en faire un ennemi. N'eût été la demande de Ginette, jamais il ne serait lié avec ce dernier. Il avait aussi vu de très près le gros 9 mm que portait son visiteur, son souvenir était encore frais à sa mémoire.

Encore là, les choses ne traînent pas, les explications sont courtes et précises. À peine dix minutes avaient suffi à l'entretien avant que le privé ne prenne congé. Maintenant, que le message avait été passé, il est certain que le milieu sera sur écoute et que l'information, si minime soit-elle, lui serait aussitôt acheminée. Il venait de toucher à trois piliers du crime, à qui peu de choses échappaient. Un seul autre contact restait à établir, mais cette fois pas de rencontre. Le tout se ferait au téléphone. Il compose le numéro de son vieil ami Neil Martin, directeur de la Prison de Québec. Après des explications relativement complètes, ce dernier promet de voir ce qu'il pourrait faire pour l'aider. Bien sûr, la chose serait longue, à cause du climat

de soupçon et de non-confiance qui règne dans le milieu carcéral. Il mettrait ses taupes au travail dès que possible, tout en espérant pouvoir obtenir un résultat positif.

De retour au bureau, seule Josiane l'attendait. Tous les détails qu'elle avait recueillis étaient déjà affichés au tableau. De son côté, les informations sur le courtier d'assurance étaient peu intéressantes. Le couple semblait mener une vie tout à fait normale selon les voisins. Ils avaient deux grands enfants aux études universitaires. Du côté travail, la firme Boisvert était bien vue de la part des concurrents. Sa réputation d'honnêteté n'était aucunement mise en doute.

– Tu as l'adresse de ses employés? demande Carbo.

– À part son épouse qui lui donne un coup de main, il n'y a que Mireille la secrétaire. Elle est divorcée, mère d'une petite fille qu'elle place en garderie le jour. Aucun reproche de ce côté, sauf que son ex-mari ne lui paie aucune pension. Elle arrive tout juste avec le salaire que lui verse son patron. Elle n'a pas de dette réelle, sauf les choses courantes de la vie. Son compte en banque est normal, pas de rentrée suspecte. Quant à son patron, toutes ces choses sont normales du côté financier. Ils ne vivent pas au-dessus de leurs moyens.

– Je vois que tu as fait le tour assez rapidement.

– Toi, où en es-tu?

– J'ai frappé à différentes portes et j'attends les résultats. Il doit bien se trouver quelque part, quelqu'un qui a entendu ou vu quelque chose. Le temps nous le dira. Allez, nous fermons boutique pour ce soir, il est suffisamment tard. Bonne nuit!

~

Deux jours passent sans que la moindre information ne parvienne à l'Agence CARBO. Josiane arrive dans le bureau avec une tasse de café fumant, comme l'aimait son patron.

– Que penses-tu faire?

– Je n'en sais rien. Je suis pourtant certain d'une chose. Les gars qui font ce genre de chose sont obligatoirement renseignés par quelqu'un. Nous pouvons éloigner l'option prêtre. Je ne crois pas pour le moment que l'un d'eux puisse vendre ainsi les choses de l'église. Ceux qui font ce travail doivent avoir en main une solide information. Si tu te souviens, pas une copie d'objet n'a été prise, seulement les vrais, dont plusieurs étaient dans des endroits connus de quelques personnes du clergé. Comme chaque sacristain est attaché à sa propre église, aucun d'eux ne peut être soupçonné. Pas plus d'ailleurs que les servants de messe qui sont souvent des piliers d'église aux mœurs chastes. Il ne me reste que les documents des assurances. Quelqu'un aurait pu les photocopier et les vendre. D'après toi qui aurait pu faire ça?

– La secrétaire, tu crois?

– Pour le moment, c'est la seule piste que nous ayons. Donne-moi l'adresse, je vais aller fouiner un peu par là.

Il n'a aucune difficulté à crocheter la serrure de l'appartement habité par Mireille. Il fouille partout, tout en remplaçant soigneusement les choses qu'il déplace. Comme l'heure avance, il décide de quitter les lieux sans avoir trouvé le moindre indice. En quelques minutes, il arrive rapidement à proximité des bureaux du *Courtier Boisvert & Boisvert*. Stationné en front de l'édifice, il voit Eugène Boisvert et sa secrétaire qui en sortent. Cette dernière monte dans la voiture de son patron qui démarre aussitôt. Il n'eut aucune difficulté à les suivre, malgré la circulation qui s'intensifiait avec l'heure de pointe. Il fut cependant fort surpris de constater que patron et employée descendaient au domicile de ce dernier.

Il est presque minuit lorsqu'il revoit Boisvert sortir à nouveau, cette fois pour accompagner sa secrétaire à un taxi qui attendait devant la porte. Madame Boisvert était à la fenêtre regardant son invitée la quitter. Le taxi prend la route en direction ouest, roulant directement à l'adresse de la jeune femme. Quelques minutes plus tard, une jeune fille âgée de 17 ou 18 ans sort de l'immeuble à appartements, pendant que Mireille la regarde s'éloigner par la fenêtre du deuxième étage. À quelques pâtés de maisons, l'adolescente rentre directement chez elle. Rien d'anormal en soi, puisqu'il devait s'agir de la gardienne d'enfants.

Sans attendre plus longtemps, il décide d'aller prendre une bonne nuit de sommeil.

~

Dès son arrivée au bureau, Carl écoute aussitôt son répondeur. Un seul message en provenance de Pipo, ce dernier demande à le rencontrer à l'endroit habituel. Il repasse rapidement les choses courantes avec Josiane et contacte Eddy. De son côté le vieux policier retraité avait réussi à obtenir quelques informations, qu'il devait vérifier à fond au court de la journée. Il promet de contacter son patron aussitôt le travail terminé.

À peine une heure plus tard, il se retrouve à dix heures du matin, le seul client de la *Taverne de l'Ours*, pas même un robineux ne s'y trouvait. Il n'avait qu'à attendre la venue de son informateur qui, en fait, arrive presque sur ses talons. Le serveur fait demi-tour en voyant le gros homme trapu entrer.

– Que se passe-t-il, Pipo? Tu as quelque chose pour moi.

– Non-patron, y a pas personne qui sait quelque chose. Rien ne transpire, c'est complètement mort. J'ai ben l'impression que ça vient d'en dehors votre affaire. Y a pas un seul passeur qui en a entendu parler.

– OK! Continu, on ne sait jamais. Tu me tiens au courant.

Il quitte aussitôt la taverne en direction de l'adresse de Mireille, la secrétaire des Boisvert. Il passe quelques fois en front de la maison où la veille, la gardienne était entrée, puis s'y stationne.

À peine une heure plus tard, la jeune fille sort en tenant en laisse un chien avec qui elle semblait parler. Il décide de la suivre discrètement quelques instants, attendant le moment propice pour l'aborder. Ce qui se produit, alors qu'elle permet à son compagnon de faire ses besoins.

– Mademoiselle, je pourrais vous parler quelques instants, voici ma carte.

– Un détective!

– Vous n'avez rien à craindre, je veux juste vous parler quelques minutes.

– J'ai fait quelque chose? S'empresse de demander la jeune fille visiblement nerveuse.

– Non, pas du tout. Je veux simplement savoir certaines choses et tes réponses seront tout à fait confidentielles. Seulement entre toi et moi!

– Je ne vois pas en quoi je peux...

– Tu te rends souvent garder l'enfant de madame Côté ou de Mireille si tu préfères?

– Au moins une fois par semaine et presque toujours le mercredi.

- Tu sais où elle se rend?
- Non, je n'en ai pas la moindre idée. Elle me paie bien, je ne pose pas de question.
- Tu peux me dire quel genre de femme elle est?
- Je ne la connais pas vraiment. Je connais beaucoup plus Véronique la petite.
- Tu sais s'il y a des gens qui lui rendent visite chez elle?
- Non, j'ai pas vraiment remarqué, mais je pense qu'elle n'a pas beaucoup d'amis. Je sais seulement que son mari ne s'occupe jamais de la petite. C'est lui qui vous envoie?
- Non, ne t'en fais pas, il n'y a aucun rapport. Elle a fait une demande d'emploi chez mes patrons et ils veulent être certains de pouvoir se fier à elle.
- Je ne voudrais pas lui nuire.
- Non, je pense que tu as été honnête envers moi. Tu me promets de ne pas lui en parler?
- Comme vous voudrez, monsieur.

Il s'éloigne aussitôt, satisfait de ce qu'il venait d'apprendre. Comme l'heure du dîner approche, il fixe rendez-vous à Josiane à *La Boustifaille* de Sillery. Il ne parvient pas à comprendre ce qui se passe

dans cette affaire. Rien ne transpire du milieu. Il est tiré de ses pensées par l'arrivée de son invitée. En prenant place, elle lui remet un feuillet de message téléphonique avec la seule mention, Neil. Carl s'empresse aussitôt de composer le numéro sur son portatif. La conversation est de courte durée, Neil Martin, le directeur de la prison n'avait aucun développement dans l'affaire. Déçu de cette nouvelle, il referme son appareil en le claquant sur la table, à la grande surprise de sa compagne.

– Écoute, tu ne peux pas gagner à tous les coups Carl. De toute manière, le dossier vient à peine de débiter.

– Je sais, mais ça me fiche en rogne de n'avoir encore rien après trois jours de travail. T'as eu des nouvelles du vieux bougonneux?

– Non, pas cet avant-midi.

Le dîner se déroule quand même sous le signe de la bonne humeur, encouragé par Josiane qui aimait toujours blaguer. Elle savait raconter des histoires comme pas une, forçant son patron et ami à rire. Il est convenu qu'une bonne séance de tir permettrait de se détendre les nerfs. Ils se retrouvent donc tous les deux sur le champ de tir à Valcartier. Josiane montre des progrès très encourageants, dépassant presque le maître. Elle manie son arme avec dextérité et en avait un parfait contrôle. Sa peur avait disparu et son arme était maintenant son ami et son compagnon de tous les instants.

Une fois la séance terminée, tous deux se retrouvent allongés sur le sol, adossés à un arbre qui leur procurait ombre et fraîcheur.

– Tu sais, je n'arrive pas à comprendre cette affaire. Quelque chose me dit que la secrétaire de Boisvert a quelque chose à voir dans tout ça.

– Tu veux que je m'en occupe?

– Non, j'ai le temps de le faire. Je vais juste mettre en marche quelque chose que j'ai installé chez elle lors de ma visite.

– Carl, tu sais ce que tu risques avec tes petites installations. Il y a plusieurs policiers qui aimeraient bien te coincer.

– Je suis prudent, tu sais, je ne prends aucun risque. Dès que tu arriveras au bureau, mets en fonction le magnétophone sur la lettre A. Sa ligne y sera enregistrée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous verrons bien si cela nous conduira quelque part. J'oubliais, enclenche aussi le B, les Boisvert aussi sont connectés. J'avais pris un peu d'avance.

– Je vois, dit Josiane en secouant sa jupe. Tu me surprendras toujours.

Pendant qu'elle regagnait sa voiture, il reste allongé sur le sol en profitant des chauds rayons du soleil. Lorsqu'il se réveille, il passait seize heures. Après s'être étiré lâchement, il quitte les lieux en direction du bureau. Mireille et son patron allaient bientôt rentrer. Josiane l'informe que l'appareil des Boisvert fonctionnait bien, alors que celui de la secrétaire n'avait toujours pas sonné.

– Je rentre à la maison. Appelle-moi si quelque chose ne va pas.

En arrivant chez lui, il range son artillerie dans la petite pièce secrète et referme soigneusement le tout. Il monte sur le toit et après être passé sous la douche, il saute dans la piscine où il fait rapidement plusieurs longueurs, histoire de se détendre un peu. En sortant, il attrape son verre de *Johnnie Walker* et s'installe confortablement sur une chaise longue. Téléphone en main, il hésite quelques instants puis finalement, il compose le numéro de sa jolie infirmière.

Hélène s'empresse d'accepter l'invitation qui lui est ainsi faite, à la condition qu'elle apporte le souper, ce à quoi il acquiesce volontiers. Ce souper en tête à tête allait ramener sa bonne humeur et lui faire le plus grand bien.

C'est le timbre de l'interphone qui le tire de son sommeil. Joseph le concierge l'avise qu'une jeune personne demande à monter. Il donne le OK, en se relevant. Il descend aussitôt à la rencontre d'Hélène, après avoir revêtu sa sortie de bain.

Lorsque la porte de l'ascenseur personnel s'ouvre, la jeune femme tient deux gros sacs dans les mains. Une odeur de mets chinois s'en dégage aussitôt qu'elle fait son entrée. Laissant tomber sa bourse en passant près du grand divan de cuir noir, elle file tout de suite vers la cuisine, où elle put mettre à la chaleur la dizaine de plats qu'elle sortait.

– Tu as ton maillot, j'espère?

– Si je ne l'avais pas, tu m'accepterais quand même?

– Je te préfère sans maillot, mais je ne suis pas certain que les autres accepteraient une femme nue. Allons faire une saucette avant de souper.

Le couple s'amuse dans la piscine pendant de longues minutes, parfois se retrouvant dans un long baiser. Ils prennent le souper sur la terrasse, un souper arrosé d'un bon vin, puis font l'amour à plusieurs reprises au cours de la soirée qui se termina assez tard dans la nuit.

Le lendemain, frais et en forme, Carl arrive au bureau pour s'enquérir des nouvelles, surtout en ce qui avait trait à ses deux lignes sous écoute. Il est encore une fois déçu de n'apprendre rien valant la peine. C'est à la suite de cela qu'il décide de communiquer avec l'archevêché. Il demande à parler à monseigneur Fecteau qui prend aussitôt la ligne en espérant lui aussi apprendre de bonnes nouvelles. Il doit cependant se résigner à accepter la demande que lui fait Carbo, soit de promettre de payer la somme de 25 000 \$, pour toute information permettant l'arrestation des auteurs.

Il est satisfait de lui, au moins il aurait quelque chose à offrir à ses informateurs et avec une pareille somme, les choses bougeraient sans doute. Il refait donc tous ses contacts, mais cette fois au téléphone.

Les jours passent, mais aucun résultat ne lui parvient. De son côté Eddy, le bougonneur, n'avait rien obtenu de ses anciens confrères de travail, qui eux aussi nageaient dans le vague. Il se permet de les aviser de la récompense offerte par l'archevêché, sachant fort bien que son patron avait une longueur d'avance sur eux.

~

Il était seize heures quarante-cinq lorsque la Camaro se stationne pour le cinquième soir devant les bureaux de *Boisvert & Boisvert*. Tout comme les jours précédents, il voit Mireille sortir en compagnie de son patron. Sauf que pour la seconde fois, il la fait monter dans sa voiture. La jolie secrétaire accompagne son patron à sa résidence, reçue par l'épouse de ce dernier. Il n'y comprend strictement rien. Comme la disposition extérieure de la maison ne se prête pas à l'approche, il décide d'aller jeter un œil au bureau du courtier.

Lorsqu'il se présente dans le hall, des employés de d'autres bureaux quittent l'édifice. Il monte directement au second plancher, marchant lentement dans le grand corridor où il ne croise personne. Toujours muni de son petit étui renfermant les tiges passe-partout pour serrures, il entreprend d'entrer. Habitué à ce genre de chose, il ne lui faut que quelques secondes pour se retrouver à l'intérieur. Ce fut le même jeu d'enfant pour procéder à l'ouverture des classeurs. Sans problème, il arrive à ce qu'il cherchait, le dossier de l'archevêché.

Ayant remarqué l'appareil à photocopier en entrant, il passa rapidement à la copie entière du volumineux dossier. Plaçant le tout dans une grande enveloppe qu'il glisse dans la ceinture de son pantalon, il fouille minutieusement le bureau du patron, après avoir fait de même avec celui de Mireille. Il est déçu de n'y rien trouver d'intéressant. Il lui avait suffi d'une trentaine de minutes pour compléter l'opération avec un certain succès. Par la même occasion, l'agenda téléphonique avait aussi été télécopié, tant celui de la secrétaire que celui de son patron. Une seule chose avait cependant échappé à son investigation, le micro-ordinateur qui, lui, était rendu inaccessible par un code d'accès. Il n'avait pas le temps de faire des recherches, préférant quitter les lieux rapidement. Il passe par son bureau après avoir vérifié si Josiane s'y trouvait encore. Il lui laisse les documents recueillis, afin qu'elle commence à en faire la lecture pour en tirer les meilleurs éléments.

Pendant ce temps, il reprend sa surveillance au domicile des Boisvert. Une fois la noirceur tombée, il se risque à s'avancer, passant rapidement sous le couvert de la haie de cèdres du voisin. Il est déçu de constater que tous les toiles et rideaux des fenêtres sont hermétiquement fermés. Impossible d'y voir quoi que ce soit. Il va jusqu'à vérifier les ouvertures du sous-sol, mais même déception, elles sont fermées et barrées. Il ne lui reste plus qu'à retourner attendre patiemment que Mireille sorte de la maison.

À la même heure que la fois précédente, un taxi arrive en front de l'adresse et le même stratège se fait. Boisvert l'accompagne sous le regard de son épouse. La voiture taxi refait le même chemin pour arriver au domicile de Mireille et la gardienne, que reconnaît aussitôt Carbo, sort pour retourner chez elle à quelques maisons de là. Dans les minutes qui suivent, la lumière s'éteint dans l'appartement de la secrétaire.

Il n'a plus qu'à regagner son domicile et faire comme tout le monde, dormir.

~

Josiane avait passé une partie de la soirée à faire l'étude des documents, sans parvenir à y déceler quelque chose de suspect. Aussitôt que son patron arrive, ils reprennent la vérification complète pour en arriver au même résultat.

– Tu as écouté les bandes?

– Non, j'y vais.

Carl a les pieds allongés sur son bureau, regardant son tableau d'indices et d'informations, cherchant à y repérer quelque chose qui avait pu lui échapper. Josiane l'informe du compte rendu de deux appels. L'un fut fait par une jeune fille qui agissait comme gardienne

chez Mireille et l'autre, c'est Boisvert qui demandait une voiture taxi. Elle lui remet le numéro de la compagnie de taxi.

– Je sais de quoi il s'agit, dit-il en repoussant de la main le papier.

– Toi tu me caches quelque chose, ai-je raison?

– C'est la deuxième fois que la secrétaire passe la soirée avec son patron et son épouse. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond et je vais en avoir le cœur net. Ce soir madame Côté va recevoir ma visite. Je suis certain qu'ils mijotent quelque chose et je dois savoir.

– Crois-tu vraiment qu'ils soient de connivences ensemble pour ces vols?

– Je n'en sais rien, mais quelque chose me dit que cela se pourrait bien.

La journée se déroule sans que la moindre information ne parvienne au bureau de l'Agence CARBO. Il préfère aller s'étendre sur les Plaines d'Abraham, plutôt que de passer la journée sur sa chaise à attendre. Il cherche à trouver un scénario qui pourrait impliquer le trio Boisvert-Côté, mais il n'y parvient toujours pas.

Il attend patiemment les vingt et une heures et se rend au domicile de Mireille. Il sonne à la porte.

– Vous ici, que me voulez-vous? dit nerveusement la secrétaire.

– Je dois vous parler. J'ai plusieurs questions qui demeurent sans réponse et je ne repartirai que lorsque j'aurai ces réponses.

– Ne faites pas de bruit, ma fille est couchée, se contente de répondre Mireille en refermant la porte derrière son surprenant visiteur.

Carl n'attend pas l'invitation et prend place sur le sofa, à la surprise de son hôte visiblement contrariée.

– Je ne comprends pas votre visite. Vous auriez tout aussi bien pu venir au bureau et je vous aurais répondu.

– Mireille, que faites-vous chaque mercredi soir chez votre patron?

La question posée rapidement eu l'effet d'une bombe. Le visage de la jeune femme devient rouge, puis passe presque au blanc cire. Carbo comprend aussitôt qu'il vient de frapper dans le mille et fonce sans attendre.

– Je crois que vous vous êtes associées pour vous faire un peu d'argent de poche, en fournissant à quelqu'un les informations nécessaires pour que les vols dans les églises et les presbytères puissent vous rapporter. Seul votre bureau détient toutes les coordonnées pour que soit réalisé ce genre de chose. Si vous me disiez la vérité maintenant, je pourrais peut-être vous aider à vous en sortir.

– Vous allez quitter ma maison, je n'ai rien à vous dire et je n'ai rien à voir dans ces vols. Sortez, où j'appelle la police.

– Faites-le donc, ils seront ravis d'apprendre ce que je sais sur vous.

– Vous ne savez rien sur moi.

– Mireille, excusez-moi, je ne suis pas venu ici pour vous accuser. Je sais que je peux vous aider si vous avez des problèmes. Tout me porte à croire que vous ou quelqu'un des Boisvert a vendu des informations confidentielles. Si ce n'est pas vous, alors qui est-ce?

– Je n'ai rien à voir dans cette affaire. Je suis seule pour élever ma fille et jamais je ne prendrais un tel risque de la perdre. Pensez ce que vous voulez, mais je n'ai rien à y voir.

– Vous ne trouvez pas cela suspect qu'une secrétaire passe ses mercredis soir avec ses patrons?

– Je ne peux rien vous dire, sinon je vais perdre mon emploi. Laissez-moi tranquille.

Enfin, après plus d'une heure de questions répétées, la jeune femme se met à pleurer, suppliant Carbo de ne pas aller rencontrer le couple Boisvert. Elle explique que son patron l'avait entraînée dans une histoire qu'elle a peine à raconter. Profitant du fait qu'elle avait besoin de travail et d'argent, il se servait de cela pour lui faire faire des heures supplémentaires à sa résidence, afin de satisfaire ses

envies érotiques, ainsi que celles de son épouse. Elle devait jouer le rôle de servante, vêtue de différentes manières, toutes aussi provocantes les unes que les autres. Des scénarios étaient imaginés chaque mercredi et la soirée se terminait par des relations, où elle devait satisfaire le couple sexuellement. Elle recevait pour ce service, la somme de 200 \$ pour chaque séance. C'est en pleurant qu'elle termine son récit, honteuse d'avoir à s'abaisser ainsi. Carbo est bouleversé, mais aussi choqué à un tel point, qu'il voulait intervenir pour que cesse ce manège répugnant. Pourtant, elle insiste pour qu'il n'en fasse rien, prétextant qu'elle avait besoin de cet argent, non pour elle, mais pour sa fille.

– Écoutez, Mireille. Je pense à quelque chose qui pourrait bien vous aider. À mon agence, dans un temps proche, je devrai engager une deuxième secrétaire. Ce travail serait peut-être intéressant pour vous. Pensez-y! Je vous laisse ma carte et dès que cela sera devenu nécessaire pour l'Agence, je vous contacterai.

– Je ne sais pas! Je vais y penser. Merci!

– Je suis vraiment désolé de vous avoir obligé à me dévoiler votre secret, mais comprenez que je devais le faire. Je devais vous éliminer absolument comme suspecte éventuelle.

– Je comprends, monsieur Bouchard.

– N’ayez pas honte de cela, vous le faite pour le bien de votre fille. N’empêche que cela me révolte que Boisvert abuse de vous de cette manière éhontée. Un patron n’a pas le droit de faire une chose pareille. Si je peux vous aider, je vais le faire, j’ai beaucoup de contacts dans différents milieux et je vais regarder de près ce que je peux faire. Merci de m’avoir fait confiance!

– Avais-je le choix de tout vous dire? Sinon, vous ne m’auriez pas laissée tranquille. Une femme seule avec un enfant, ce n’est pas le scénario de vie idéal de nos jours. Ma fille est plus importante que mon corps et ce que peut en faire Boisvert. Vous savez, on finit par s’habituer à ce genre de chose et on le tolère mieux. Les premières fois, j’étais écoeurée de moi-même, mais je m’y suis fait par la force des choses. La vie ne nous donne pas toujours les choix que l’on voudrait.

– Vous êtes une femme courageuse et je ferai tout ce qui est nécessaire pour vous aider. Maintenant je dois partir!

Carl rentre directement chez lui, écoeuré d’avoir ainsi obligé Mireille à raconter ses choses personnelles. Malgré tout, il est heureux qu'elle ne soit pas mêlée à cette histoire de vol. Il aurait aimé qu'elle accepte son aide, mais il ne peut rien faire dans l’immédiat. Mireille devra supporter son sort encore une certaine période de temps. Il s'endort en haïssant les Boisvert pour ce qu'ils étaient et en se promettant qu'ils paieront un jour ce qu'ils font subir à la jeune femme.

### **Partie trois**

Le jeudi matin lorsqu'il arrive au bureau, il raconte sa soirée à Josiane, sans pour autant lui expliquer en détail ce que lui avait raconté Mireille. Il n'était pas nécessaire de parler des choses intimes de la jeune femme. La firme *Boisvert & Boisvert* était maintenant exclue des suspects de cette enquête, mais pas dans l'esprit de Carl. L'Agence CARBO se retrouvait au point de départ. Carl et Josiane étaient à prendre le café, lorsque Claire transfère un appel pour son patron.

– Carbo, répond-il sèchement.

– On ne peut pas dire que tu sois agréable le matin, lance une voix de femme qu'il ne peut identifier.

– En quoi puis-je vous aider?

– Passe me voir, c'est Ginette. Il y a une de mes filles qui veut te parler, ça pourrait bien t'intéresser.

– J'arrive, donne-moi vingt minutes, salut!

Sans prendre le temps d'expliquer l'appel qu'il venait de recevoir, il sort en trombe du bureau. La Camaro fonce vers la sortie du garage lorsqu'il faillit emboutir une voiture qui y entrait. Un coup de frein, un tour de roue et il évite le pire sans entendre les bêtises que l'homme lui adresse. Il tricote dans la circulation du matin, prenant quelques petites rues pour éviter les bouchons et arrive finalement à destination. Il grimpe l'escalier en sautant les marches deux par deux, pour s'arrêter finalement devant la porte. Deux petits coups frappés dans la vitre de la porte d'acier et elle s'ouvre aussitôt, laissant voir le gros garde du corps vêtu d'un short en jeans d'où débordait la graisse. Il ne put retenir son rire qui sembla contrarier l'homme qui s'apprêtait à lui refermer la porte en plein visage. Ce qu'il aurait fait avec plaisir n'eut été l'intervention de sa patronne qui lui ordonna de laisser entrer son ami. Bien malgré lui, il retient son geste, jetant un regard de défi à celui qui le ridiculisait ainsi.

– Un jour je te ferai ta fête, lui dit à voix basse le gros homme.

– Quand tu voudras mon chéri, quand tu voudras, lance Carbo en s'arrêtant devant lui.

– Vous allez arrêter de vous chamailler vous autres, crie Ginette, en entraînant son visiteur avec elle.

– Il n'est pas de bonne humeur ce matin ton portier?

– Carl si tu continu, je ne pourrai plus le retenir. Il te déteste déjà assez comme ça sans que tu le provoques en plus.

– Bon, je vais le ménager. Qu'as-tu de si urgent pour m'appeler aussi tôt le matin?

– Jojo a eu un client hier soir. Il lui a raconté certaines choses. Attends, je vais la chercher, elle te le dira mieux que moi.

Quelques minutes plus tard, une jeune femme ayant tout au plus 25 ans se présente en compagnie de sa patronne. Vêtue d'un déshabiller presque transparent, elle prend place sur le grand divan de cuir rouge. Malgré qu'elle ne porte aucun maquillage, Carbo la trouve assez jolie. Une fois les présentations faites, la prostituée ouvre ses mains et lui donne une croix sertie de diamants, attachée à une chaîne en or. Elle raconte qu'un client avait oublié l'objet dans sa chambre. Il examine soigneusement la croix et finit par la retourner. Une inscription « *À mon fils Étienne* » y était gravée.

– Ton ami ne s'appelait pas Étienne? demande Carbo.

– Non, je ne sais pas son vrai nom. C'est la deuxième fois qu'il vient me voir. Il m'a dit s'appeler Guy, mais ce n'est pas un Canadien français, il casse trop son français.

– Cette croix doit valoir trois ou quatre mille dollars. Comment peut-on l'oublier comme ça?

– Il a appelé ce matin, il va venir la chercher aujourd'hui, mais il n'a pas dit à quelle heure. J'ai pensé que ça pouvait avoir rapport avec ce que madame Ginette nous a dit.

Jojo donne la description du gars et Carbo lui remet un billet de 100 \$ en guise de remerciement, lui promettant que si son information était bonne, la récompense promise pourrait bien lui être remise. La prostituée regarde sa patronne, qui lui fait un petit sourire.

– Nous serons heureuses d'accepter cette jolie somme de 25 000 \$, dit Ginette en caressant la cuisse de son employée.

– N'allons pas trop vite. Je te remets la croix et lorsqu'il viendra la récupérer, je m'occuperai de lui quand il sortira.

Ginette fait signe à la jeune femme qui regarde un peu trop Carl, de se retirer.

– Carl, viens t'asseoir, demande Ginette en tapant de la main sur l'espace près d'elle.

Dès qu'il a pris place, elle se colle contre lui en appuyant fortement sa poitrine contre cet homme qu'elle désire profondément.

– Si tu savais comme j'ai envie de toi, Carl. J'en rêve la nuit!

– Sois raisonnable! Nous avons une entente entre nous et tu sais très bien où cela va nous mener si tu continues dans ce sens. Je t'en prie, cela briserait notre amitié s'il fallait que je succombe à ton invitation.

Ginette, le visage déçu, se retire quelque peu, mais ne peut s'empêcher de caresser le visage de Carl.

– Tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi, n'est-ce pas?

– Oui, je sais! Je ne veux surtout pas abuser de toi, c'est pour cela que nous nous entendons si bien. Il n'y a jamais rien eu entre nous et cela doit demeurer comme ça. Tu es une femme magnifique et très attirante, mais je ne peux pas.

– Je comprends!

Ginette se lève en refermant son peignoir, le visage triste et le cœur déçu. Carl se lève aussi et elle dépose un léger baiser sur ses lèvres en le regardant droit dans les yeux.

– Je suis désolé Carl, je n'aurais pas due. Excuse-moi!

Carl la prend dans ses bras et la serre contre lui.

– Je t'aime beaucoup, mais je ne peux pas déroger à notre entente, ce qui briserait notre amitié à tout jamais. Nous avons chacun notre vie à vivre.

– Je sais!

Carl quitte le salon et repasse devant le garde du corps.

– Excuse-moi pour tout à l’heure. Je ne voulais pas rire de toi, mais tu m’as un peu surpris. Tu fais de l’excellent boulot et cette femme a besoin de toi.

– Merci, monsieur Bouchard.

~

Installé confortablement dans sa Camaro garée de manière à ne rien manquer des allées et venues donnant sur l'escalier conduisant à la porte de Ginette. Il attend patiemment que l'homme à la croix ne fasse son apparition.

Deux heures passent lorsque son attention est attirée par l'arrivée d'une Corvette noire, possiblement de modèle 2000 ou plus. L'homme qui en descend regarde un peu partout autour avant de refermer sa portière à clé et mettre en fonction le système d'alarme. La description du gars correspond à celle donnée par Jojo. Il s'engage dans l'escalier et disparaît derrière la porte, d'où il ressort quelques minutes plus tard.

L'homme à la croix démarre, puis roule dans les rues de la ville qu'il ne semblait pas très bien connaître. À plusieurs reprises, il fait demi-tour pour s'engager sur le Boulevard Charest Ouest. Il prend finalement la sortie Boulevard Duplessis Nord, puis Hamel Ouest

pour s'arrêter sur le stationnement du *Motel Cendrillon* qui abrite aussi le célèbre club de danseuses nues *La Princesse*.

Lorsque l'homme entre dans l'unité numéro 16 où il est reçu par ses deux amis. L'un d'eux le bouscule durement et le frappe contre la porte qu'il venait de refermer.

– Où t'étais allée comme ça, tu devais aller déjeuner?

– Rick, arrête hostie, j'étais juste allé chercher quelque chose que j'ai oublié cette nuit chez la fille.

– C'était quoi cette chose pour que tu nous le caches? Pierre fouille-le, ordonne Rick.

Calibre 38 en main Pierre s'avance et de sa main gauche fouille les poches de son compagnon tout en pointant son arme sous le menton de ce dernier. Dans la poche de son pantalon, il sort finalement la chaîne en or et la croix coiffée de diamants qu'il tend à Rick.

– Où t'as pris ça, tas de merde? cria-t-il en poussant, Pierre.

– Attends, je vais t'expliquer, pleure presque l'homme de main.

Il ne peut donner sa réponse, car il reçoit un violent coup de poing à l'estomac qui le fait plier en deux. D'une main ferme Rick le relève et lui repose à nouveau la question.

– Rick, je t'en prie arrête, je l'ai prise au presbytère la semaine passée, elle traînait dans un tiroir.

– Je t'avais dit qu'on ne touchait à rien d'autre que ce que je ramassais, mais il a fallu que tu désobéisses à mes ordres. Qui a vu cette croix à part la fille?

– Personne je te le jure...

Rick lance son poing en plein visage de son associé, l'atteignant lourdement au côté gauche, puis de nouveau au ventre. L'homme s'écrase au sol en ayant peine à respirer.

– Ramasse-le, ordonne-t-il à Pierre. Tu mériterais que je te loge une balle en pleine tête pour avoir désobéi à mes ordres, mais j'ai encore besoin de toé. Ne refais jamais plus cette erreur, sinon tu vas y passer. Si le cul te démange, y a assez de vaches au club, pis si ça fait pas ton affaire, fais comme au Pen, crosse toé. Je dois me rendre à Montréal et je vais revenir à soir. Tu ferais mieux de te tenir tranquille et ne t'avises plus de reprendre ma voiture sans ma permission. Tu restes ici, c'est clair Pierre va avoir un œil sur toé. À mon retour, on va s'occuper de la fille. Elle doit certainement en avoir parlé à quelqu'un.

Rick sort du Motel et se rend à une cabine de téléphone publique à quelques pas. Il discute avec quelqu'un, puis regagne sa chambre pour en sortir à nouveau et monter dans la Corvette. Le bolide file à toute allure vers le Boulevard Duplessis, suivi de la Camaro qui demeure à bonne distance. Arrivé à la hauteur du Pont Pierre Laporte, un embouteillage monstre s'était formé à l'approche de

travaux de voirie. Carbo tente en vain de suivre la Corvette, mais il la perd de vue après quelques minutes. Une fois la zone achalandée passée, il n'y avait plus signe de la voiture sport. Il emprunte aussitôt la première sortie en direction ouest et rebrousse chemin vers Québec.

À nouveau sur le stationnement du Motel, il s'installe de manière à observer la porte numéro 16. Après plus de deux heures, sans apercevoir qui ce soit en sortir, il décide de quitter son poste et de remonter à son bureau.

Il avise Josiane d'arrêter les magnétos sur Mireille et Boisvert, puis s'enferme dans son bureau. Il compose le numéro de l'archevêché voulant rejoindre monseigneur. Fecteau. On lui répond qu'il n'était pas disponible pour la journée. Il laisse un message à l'intention du prêtre, puis raccroche aussitôt. Il compose un autre numéro, celui de son vieux copain Festus adjoint à l'Antigang de la SQ. Cette fois il rejoint son homme et lui transmet le numéro de la plaque relevé sur la Corvette. Après quelques secondes il obtient ce qu'il voulait. L'automobile était enregistrée au nom d'un garage de la rue Panet à Montréal. Le Car leasing Inc., du 1418 rue Panet.

– Tu as quelque chose sur ce garage?

– Non pas vraiment. Je peux te trouver le proprio si tu veux, propose le policier.

– C'est ça, si tu as quelque chose rappelle-moi sur mon cellulaire.

Sans attendre davantage, il demande à Josiane de venir le rejoindre. Il lui explique ce qu'il attendait d'elle et lui donne le reste de sa journée, afin de lui permettre de se préparer.

Il avait bien la liste des endroits où les vols étaient survenus et le nom de chacun des prêtres responsables, mais aucun d'eux n'avait le prénom Étienne. Comme il s'apprêtait à quitter son bureau, Claire lui passe un appel de monseigneur Fecteau. L'homme d'Église s'excuse de n'avoir pu le rappeler avant, mais il en avait été dans l'impossibilité. Carbo lui demande des informations sur un certain prêtre du nom d'Étienne. Après quelques instants de réflexions, il se dit désolé, aucun des prêtres de son diocèse n'avait pour prénom Étienne. Cependant, il promet de pousser plus à fond ses recherches quant à ce nom, mais aussi au sujet de la croix dont il ne connaissait pas l'existence.

Après avoir refermé l'appareil, Carbo se prend la tête entre les mains, il ne comprenant rien à ce qui arrivait, cherchant désespérément à démêler tout ce casse-tête. Finalement, après être passé par le restaurant de l'édifice, il remonte en voiture et va reprendre sa surveillance devant l'unité du motel numéro 16.

~

Il était près de vingt heures lorsque Josiane fait son entrée au bar de danseuses nues. Vêtue d'une petite robe à motifs, passablement courte et au décolleté plongeant, elle ne passe pas inaperçue aux yeux de son patron qui n'eut aucune difficulté à la reconnaître, ce qui ne manque pas de le faire sourire. Il quitte aussitôt son poste d'observation et se dirige à son appartement. Après y avoir fait sa toilette, il choisit des vêtements appropriés à l'endroit qu'il devait visiter, c'est-à-dire rejoindre Josiane qui, pour la circonstance, se nommait, Julie.

Comme il fait déjà presque noir sur Québec, il passe par la résidence des Boisvert et finalement à celle de Mireille, afin de procéder à la déconnexion les deux lignes téléphoniques et récupérer son matériel. Il est presque vingt-deux heures, lorsqu'il entre à son tour dans le bar de danseuses. Il repère aussitôt Josiane qui était en pleine conversation avec un homme d'âge mûr. Il va s'asseoir au bar et commande un *Johnnie Walker* sur un peu de glace. Une danseuse, relativement bien bâtie se déhanchait au son d'une musique dont elle avait choisi le thème, promenant sur son corps nu un serpent de peluche dont elle se servait pour évoquer certaines pensées à ceux qui l'observaient.

Assis sur le tabouret de cuir au dossier inconfortable, Carbo boit son verre et observe discrètement la salle, essayant de repérer l'homme à la croix. Il en était à son deuxième verre lorsque ce dernier se présente en compagnie d'un autre homme. Ils prennent place dans un

coin passablement noir, à l'abri des curieux. Une danseuse qui agissait comme serveuse va les rejoindre aussitôt. Quelques minutes plus tard, elle y retourne en transportant dans son cabaret deux bouteilles de bière et deux verres.

L'homme qu'il avait vu avec Josiane quitte la table et aussitôt Carbo va prendre sa place discrètement. Il fait signe à une serveuse de venir les servir. La jeune femme aux seins nus lui plaque presque la poitrine sur le visage en se penchant pour lui demander ce qu'il souhaitait boire. Il a un petit geste de recul qui n'échappe pas à sa compagne qui esquisse un sourire.

– Ça te gêne une belle poitrine de femme? demande Josiane en riant.

– Non, mais je préfère les choisir moi-même, je n'aime pas qu'on me les impose ainsi, tu comprends?

– Te fâches pas, c'est une blague.

– Tu aimes ça, toi?

– Ce n'est pas si désagréable à regarder de beaux seins pointus. Il y a tant de femmes qui voudraient avoir une telle poitrine.

– Cesse tes farces veux-tu, nous sommes ici pour travailler. Regarde dans le coin gauche. Il y a deux gars, l'un d'eux, le plus petit, c'est celui qui avait la fameuse croix, dont je n'arrive pas à trouver le propriétaire. Alors, ton prétendant t'a abandonné?

– Non, je lui ai signifié son congé, ses propositions étaient trop osées pour moi et je n'aime pas me faire peloter sans ma permission. Tu vois la petite table près de tes amis, je vais aller m'y asseoir.

Joignant le geste à la parole, elle se lève en prenant son verre de bière et se dirige aussitôt à l'endroit désigné, sous l'œil amusé de son patron. À peine était-elle assise que Carbo reçoit la visite de sa serveuse qui vient se placer tout à côté de lui, feignant regarder sa copine danser.

– C'est à mon tour après, je vais danser pour toi, dit-elle en s'éloignant dans un déhanchement qui ne laissait aucun doute sur ses intentions.

Une fois sur scène, la musique commence presque aussitôt. Elle avance juchée sur ses hauts talons et portant de longs gants noirs. S'approchant du bord de la scène, elle pointe du doigt celui à qui elle dédiait cette danse, tout en commençant son spectacle. Josiane dans son coin ne peut s'empêcher de rire, essayant de se retenir pour ne pas attirer l'attention de ses voisins.

Préférant que les choses n'aillent pas plus loin, Carbo se lève discrètement et se glisse hors de la salle. Une fois dehors, il change de place sur le stationnement, se rapprochant davantage de l'automobile de son assistante. Il n'y avait pas de lumière dans le motel numéro 16 et la Corvette n'était toujours pas de retour.

Lorsqu'il se réveille, la voiture Josiane était toujours sur place. Il regarde sa montre, presque minuit. Il n'avait fermé l'œil que trente minutes environ. Il se glisse hors de la voiture pour s'étirer et prendre un peu d'air, lorsque son assistante sort du bar suivi de près par les deux hommes qu'elle devait surveiller. Elle leur fait signe de la main et se dirige à sa voiture sans qu'ils n'aillent plus loin. Les deux automobiles quittent ensemble et remontent le Boulevard Hamel direction Est, pour s'arrêter à une station-service dont les portes étaient fermées. La conversation est de courte durée et ils se séparent.

### **Partie quatre**

Lorsque Carbo rentre à son bureau, un appel téléphonique l'attend, même s'il n'était que huit heures. L'archevêché demandait qu'il contacte monseigneur Fecteau dès que possible. Il compose immédiatement le numéro et sans le faire attendre plus de dix secondes, il entend aussitôt la voix de l'évêque. Après quelques minutes, il referme l'appareil d'un geste sec et bruyant, ce qui attire l'attention de Josiane qui arrive aussitôt dans le bureau.

– Que se passe-t-il?

– On vient de m'informer qu'un autre vol est survenu cette nuit à l'église de Notre-Dame de l'Assomption, un ciboire orné de rubis et un ostensor de près de 50 000 \$. Un coffre-fort a été éventré et pas trace de qui ce soit. La police est sur les lieux. Appelle Eddy et envoie-le y faire un tour, on ne sait jamais, il pourrait peut-être remarquer un indice. Je vais jeter un coup d'œil au motel pendant ce temps.

Lorsqu'il arrive dans le stationnement en front du Motel numéro 16, la Corvette était en place devant la porte. Il prend son cellulaire et contacte aussitôt son bureau, demandant à Josiane de venir le rejoindre.

À peine vingt minutes plus tard, l'assistante arrive et se stationne près de la Camaro. Ayant rejoint son patron, il lui explique ce qu'il attendait d'elle, puis ce fut à son tour de quitter, mais cette fois avec la voiture de Josiane. Elle avait suffisamment manié la Camaro pour être capable de s'en tirer, advenant qu'elle doive suivre quelqu'un. Elle maîtrisait bien la puissante voiture qui demandait une bonne expérience pour la tenir en main.

De son côté Carbo retourne au bureau. Il procède à la vérification des documents de l'archevêché, cherchant la trace de la croix de diamants. Il n'y trouve rien, confirmant ainsi ce que lui avait dit monseigneur Fecteau. Il poursuit cependant ses recherches dans le dossier de *Boisvert & Boisvert*, mais sans plus de succès. Personne ne l'avait signalée ou même identifiée à l'assurance dans le passé. Il ne pouvait donc s'agir que d'un bien personnel appartenant à un prêtre. Il fait le tour du dossier de police que lui avait rapporté Eddy et près de deux heures plus tard, il trouve finalement ce qu'il cherchait. Un seul endroit où le presbytère avait été fouillé, alors que le coffre-fort avait été vidé, l'église Sainte-Marguerite.

Il se met en route immédiatement en direction de la paroisse et arrive en trombe devant le presbytère. Il sonne à la porte et une dame dans

la soixantaine vient lui ouvrir. Il demande aussitôt à voir le prêtre responsable. Elle lui fait part qu'ils n'étaient que deux, mais qu'aucun n'était là pour le moment. Il s'identifie en lui remettant sa carte. La vieille dame promet de les aviser de communiquer dès que possible avec lui.

Il doit patienter plus de deux longues heures avant de recevoir l'appel de l'un des deux prêtres. Il s'agissait du père Stanislas Loiseux. Le vieux prêtre reconnut qu'il avait en effet une croix de diamants, mais qu'elle était dans un écrin au fond de son tiroir. Carbo lui demande de vérifier. Lorsqu'il reprend la ligne, il est abasourdi, la croix avait bel et bien disparu. Il n'en croyait pas ses yeux.

– Vous n'auriez pas une photo de cette croix?

– Non, malheureusement. Elle m'a été léguée par un bon ami, décédé il y plusieurs années. Il l'avait reçu de sa mère lors de son ordination, il y a bien longtemps. Je suis complètement retourné de cette histoire. Ils n'en n'ont pas assez eu avec les choses saintes de l'église, voilà que ma croix a aussi été volée.

– Dites-moi mon père, beaucoup de gens savaient que vous possédiez cette croix?

– Écoutez, je ne saurais vous dire. Je l'ai bien montré à quelques confrères dans le passé, mais il y a bien des années qu'elle n'a pas bougé de son écrin.

– C'est donc impossible pour vous de me nommer des gens qui l'auraient vu?

– Vite comme cela, c'est presque impossible en effet. Je peux essayer de me souvenir, mais je ne vous promets rien.

– Contactez-moi dès que vous aurez quelque chose, il est extrêmement important que je sache le plus rapidement possible.

Il referme la ligne, encore une fois déçu de ne pouvoir obtenir une seule information qui l'aiderait suffisamment dans son dossier. Il s'apprête à quitter lorsque son copain Eddy entre. Il lui raconte sa visite sur les lieux du vol, rien de spécial si ce n'est le fait que le travail en était un de professionnel. L'ouverture du coffre avait été faite proprement à l'aide de torche, comme dans le bon vieux temps. Il ne leur a suffi que d'une vingtaine de minutes pour tout ramasser.

~

Il passait treize heures lorsque Carbo fait son entrée à l'archevêché de Québec. Il insiste pour rencontrer monseigneur Fecteau. On lui répond qu'il n'était pas disponible pour le moment. À voix basse, le jeune prêtre l'informe que l'archevêque se reposait après un dur avant-midi.

– Réveillez-le, insiste Carbo. Je dois lui parler immédiatement.

Devant la mauvaise humeur de son visiteur, le jeune prêtre quitte la pièce après avoir demandé à l'homme de s'asseoir, promettant de s'enquérir auprès de son Éminence s'il pouvait le recevoir. À peine dix minutes s'écoulaient avant que le jeune ecclésiastique ne revienne en invitant l'homme à le suivre.

– Monseigneur, je suis désolé de vous déranger, mais je devais vous parler.

En quelques minutes Carbo lui explique où en était rendu son dossier.

– Mon père, malgré tout le respect que je vous dois, je vais me permettre d'y aller directement. Vous avez sans aucun doute dans vos rangs, des prêtres qui ont eu ou ont encore des difficultés que je pourrais qualifier d'humaines. Je veux avoir les dossiers, sinon je vous remets ma démission immédiatement.

– Pourquoi cette question? Bégaye le vieux monseigneur.

– Parce que l'information vient de l'intérieur, je n'en ai plus le moindre doute. J'ai remué ciel et terre pour sortir un indice valable, mais rien, absolument rien n'a transpiré. La ou les seules personnes qui auraient pu transmettre les éléments permettant de commettre ces vols ne peuvent que provenir de votre milieu. Me suis-je bien fait comprendre?

– Vous avez été très clair en effet, mais vous savez, ces choses sont confidentielles à notre Église. Nous ne pouvons pas divulguer de pareilles informations sans en référer au plus haut niveau. Les dossiers personnels de nos prêtres sont quelque chose que nous ne pouvons pas disposer à la légère. Il faut penser aux suites que pourrait avoir ce genre de divulgation. Je ne peux vraiment pas accéder à votre demande, quelle qu'en soit la raison.

– Monseigneur, je n'ai pas des mois devant moi et vous non plus. D'ailleurs n'en avez-vous pas eu un bel exemple encore cette nuit. Vous me donnez ces informations ou la faillite de votre diocèse dépendra de vous.

– Je ne peux pas croire qu'un des nôtres puisse avoir fait pareille indiscrétion, tout en sachant qu'il ruinerait notre Église.

– Vous êtes libre de penser ce que vous voulez et moi aussi. Moi, je vous dis que c'est l'un de vos prêtres qui a vendu cette affaire et j'en resterai convaincu jusqu'à preuve du contraire.

– Laissez-moi au moins le temps d'y penser et d'en parler avec mes assistants.

– Je n'ai pas ce temps et vous non plus. Plus il y aura de monde au courant, plus les chances diminueront.

Carbo se lève et tendit la main à son client.

– J'aurais voulu faire mieux pour vous monseigneur, mais vous ne me laissez vraiment pas le choix. Je vous ferai parvenir mon rapport détaillé des recherches effectuées jusqu'à ce jour. Je suis sincèrement désolé.

– Attendez, assoyez-vous, je vous en prie, supplie presque le vieux prêtre.

Il quitte son gros fauteuil de cuir noir et marche dans la pièce pendant quelques secondes avant de se diriger vers une série de classeurs. Il sort finalement une clé de la poche de son pantalon. Devant l'un des classeur gris, il ouvre le premier tiroir et en sort une douzaine de dossiers, qu'il dépose lentement devant lui, prenant soin d'y garder les deux mains, comme s'il regrettait déjà son geste.

– Je n'ai pas besoin de vous souligner l'importance de ces documents. Vous aurez entre les mains la vie de huit prêtres qui sont encore les fils de Dieu et de son Église. Il y a aussi ces trois dossiers dont les personnes impliquées ont quitté notre Église bien malgré eux. Je vous ferai grâce des histoires, vous pourrez vous même vous rendre compte. Cependant, je vous réitère ma demande de la plus grande discrétion.

– Monseigneur, je peux vous faire le serment que personne d'autre que moi ne touchera à ces dossiers.

Une fois rendu à son bureau, Carbo s'y enferme en demandant de n'être dérangé sous aucun prétexte. Il avise Claire de ne pas toucher à ses documents quoiqu'il arrive. Avant de se plonger dans ces secrets bien gardés, il communique avec Josiane. Elle n'avait rien de nouveau, sauf que trois hommes, dont elle avait pris la photographie, étaient sortis du Motel numéro 16 pour aller dîner dans un restaurant des environs. Ils ont une deuxième voiture l'informe son assistante, je l'ai en photo également. Ils sont maintenant tous les trois dans le motel et n'y ont pas bougé depuis des heures. Il l'informe de demeuré sur place jusqu'à nouvel ordre.

Plusieurs heures avaient été nécessaires au privé pour étudier à fond tous les dossiers. Il n'en avait pourtant retenu qu'un seul, celui d'un prêtre dans la quarantaine, ayant des difficultés avec la boisson et la drogue. Il était le seul qui touchait à ces deux éléments. Pourtant, selon le dossier, il était rétabli et l'Église ne semblait plus avoir de problème à son endroit.

Le père Lucien Dufour avait une famille dont la mère vivait encore. Deux frères dont l'un était à la tête de l'une des plus grosses entreprise de textile de la région, tandis que l'autre occupait un poste assez important au Gouvernement. Leurs origines étaient d'une famille pauvre, ayant passé sa vie dans le quartier Saint-Malo. Luttant pour la survie de ses enfants, le père était mort d'un cancer après une longue maladie. La mère n'avait jamais voulu quitter son

loyer où elle habitait depuis son mariage. Maintenant âgée de 73 ans, elle vivait paisiblement sa vieillesse dans son quartier.

Carbo range soigneusement tous les autres dossiers et place le tout sous clé dans le coffre. Il quitte le bureau après avoir communiqué de nouveau avec Josiane pour l'informer de rentrer chez elle. À son tour, il arrive chez lui en ayant pris soin d'apporter le dossier du Père Dufour.

Plus il relisait les documents, plus il était convaincu du lien de ce prêtre avec les auteurs des vols. Il s'endort sur cette pensée.

~

Pendant ce temps, un homme avait pris rendez-vous avec Jojo, la fille de Ginette. Elle arrive en taxi et se présente au motel pour son travail. Dès qu'elle entre, Pierre la saisit à gorge et la pousse contre le mur. Rick s'avance et frappe la jeune femme à deux reprises au visage.

– Tu te souviens de cet idiot en montrant son homme de main?

– Oui! On a passé quelques heures ensemble, c'est tout. Pourquoi vous me frappé comme ça, dit-elle en s'essuyant le visage? Je suis protégée, vous prenez de gros risques.

– Je m’en fiche de ta protection. Tu vas répondre à mes questions, sinon je recommence. À qui as-tu parlé de la croix en diamants?

– À personne, je ne l’avais même pas vu. Je l’ai trouvé quand il m’a appelé. Après, il est venu la chercher, tout simplement.

– Tu voulais la garder pour toi?

– Je ne savais même pas le nom de votre gars. Comment j’aurais pu lui téléphoner? Il m’a pas raconté sa vie, on a juste baisé, c’est tout.

– Pourquoi t’es venue au rendez-vous? Tu voulais avoir de l’argent?

– Non! Il avait été correct avec moé. C’est juste pour ça, même que d’habitude je sors pas aussi loin. Nos ordres sont de demeurer dans les environs où je reste. Là ben, je le connaissais, cé pour ça que j’ai pas hésité à venir.

– Tu as montré la croix à qui? Répond?

– Non, je l’ai pas montré à personne.

– Tu mens, sale vache, lance Rick en la frappant à plusieurs reprises au visage. Si tu ne me dis pas la vérité, tu ne sortiras pas vivante d’ici, c’est compris?

– Je vous le jure, ajoute Jojo en pleurant.

– Attachez-moi cette salope et qu’elle ne bouge pas d’ici. C’est toé qui la voulais, ben tu vas rester avec elle. Je vais prendre une bière avec

Pierre. Quand je reviendrai, je déciderai ce que je vais faire avec elle.  
Ne t'avise surtout pas de la toucher. C'est clair?

Les deux hommes quittent le motel et traversent au club, alors qu'ils sont photographiés par Josiane qui surveille toujours.

Josiane avise Carl de la visite de la jeune femme. Ce dernier lui dit de ne pas en tenir compte, de surveiller les deux autres gars.

– Appelle-moi si tu les vois quitter tous les trois. Bonne nuit!

## **Partie cinq**

Le matin venu, Carl n'entre pas au bureau et il en avise Claire en expliquant qu'il avait des choses à faire, qu'il la tiendrait au courant.

Au cours de l'avant-midi, Carbo demande rendez-vous avec Yvan Dufour, le frère de son suspect. Il doit insister fortement pour être reçu par ce dernier qui remet une conférence pour le recevoir à son bureau.

– J'espère que vous ne m'avez pas fait perdre mon temps, lui dit Dufour en le recevant.

– Vous serez à même de juger. Le sujet qui nous touche est très délicat et très urgent. Il s'agit de votre frère.

– Mon frère Jean-Sébastien?

– Non, celui qui est prêtre.

– Quoi, vous n'allez pas attaquer mon frère avec des histoires de détective privé ramassées je ne sais où.

– Écoutez, l'archevêché est au courant de ma démarche dans ce dossier. Je ne saurais vous dire à quel degré votre frère y est relié, mais je crois honnêtement qu'il y est. J'ai besoin d'en connaître plus long sur lui, avant d'aller plus loin. Comme votre mère est âgée, je n'ai pas voulu la rencontrer, du moins pas encore.

– Vous allez la faire mourir, si vous la mêlez à vos histoires écœurantes. Ne faites pas ça, sinon je vous attaque en justice.

– Ne me faites pas de menaces, vous pourriez le regretter amèrement, monsieur. Je suis un professionnel, pas un de ces maîtres chanteurs à la petite semaine. J'ai une excellente réputation et je ne l'entacherais pas avec des dossiers de saloperies.

– Qu'attendez-vous de moi?

– La vérité, seulement la vérité. Que savez-vous sur les problèmes ou si vous préférez les faiblesses de votre frère?

– Tout, je l'ai aidé à s'en sortir plus d'une fois, je crois que maintenant il est sauvé. Je dois vous avouer que notre mère ignore tout de ces affaires.

– Vous a-t-il demandé de l'argent ces derniers mois?

– Non jamais! S'il l'avait fait, je lui aurais donné sans poser de question.

La conversation dure plusieurs heures entre les deux hommes. Lorsque Carbo lui explique qu'il soupçonnait son frère, Yvan Dufour faillit en faire une attaque. Il frappe son bureau de rage, puis se lève violemment faisant basculer son fauteuil sur le sol. Il se verse un verre de cognac sans même penser en offrir à son visiteur.

– Je vais lui parler. À moi, il dira la vérité.

– Vous n'en ferez rien, monsieur. Votre frère a mis lui-même sa vie en danger en s'associant à des criminels sans scrupules. Du moins, c'est ce que je crois. Tant que je n'en aurai pas la certitude, je ne ferai rien qui le mettrait en danger.

– Je suis prêt à vous donner tout l'argent que vous voudrez pour le laisser tranquille. Abandonnez ce dossier avant que ma mère ne soit mise au courant.

– Quand je prends un dossier, je le mène jusqu'au bout. Votre argent ne m'intéresse pas. C'est la survie de l'Église qui est en jeu.

– Je paierai ce qu'il faut à l'Église pour que cette affaire s'arrête là, dit le gros homme bedonnant en s'essuyant les yeux.

– Je regrette, mais cela ne sauvera pas la vie de votre frère. C'est à lui qu'il faut penser avant tout. Laissez-moi faire mon travail sans intervenir. J'en sais suffisamment pour avoir une idée de ce qui va se passer. Je vous promets en retour de vous tenir au courant.

Les deux hommes se quittent sans se donner la main. Yvan Dufour avait repris sa place derrière son bureau et pleurait maintenant à chaudes larmes. Carbo avise la secrétaire de ne pas le déranger pour quelque temps.

Dès qu'il est dehors, Carl contacte Josiane qui venait à peine de se lever. Il lui demande de reprendre sa surveillance au motel.

Il n'avait plus besoin de rencontrer l'autre frère. Il avait appris tout ce qu'il voulait savoir. Il rentre au bureau encore sous le coup de l'émotion qu'avait soulevée en lui Yvan Dufour. Ce n'était pas facile de voir ainsi pleurer et supplier un homme de cette trempe, pourtant il n'avait pas eu le choix.

Enfermé dans son bureau, il cherche comment procéder dans cette affaire. Allait-il s'attaquer directement au prêtre ou bien s'en prendre au trio, dont il avait la certitude qu'ils étaient les auteurs des vols. Son cellulaire sonne soudainement, le tirant de ses pensées. C'était son copain Festus qui lui donnait un retour sur *Car Leasing Inc.* La compagnie qui n'avait que très peu d'actif était la propriété d'un récidiviste connu de l'Antigang de Montréal, comme un trafiquant de drogue notoire. On ne lui connaissait que très peu d'amis, étant reconnu pour travailler seul. Il s'agissait de Richard Laprise, alias Rick.

À peine avait-il refermé la ligne qu'un autre appel sonne. Josiane l'informe que deux des trois hommes étaient partis depuis quelques

minutes. Seul l'homme à la croix était demeuré au motel. Elle avait suivi la Corvette noire jusqu'au pont en direction de Montréal. Il lui ordonne aussitôt de rentrer qu'il avait besoin de la voiture.

Carbo descend immédiatement au garage et attend patiemment que son assistante arrive avec la Camaro. Il l'embrasse sur la joue en passant et lui ordonne d'aller se reposer. Il s'installe aussitôt au volant et démarre en trombe. Il passe chez lui et entre dans la petite pièce secrète où était rangé tout son attirail. Après y avoir pris tout ce dont il avait besoin, il change rapidement de vêtements. Au même moment, son cellulaire sonne.

– Carl, c'est moi, Ginette.

– Tu as des nouvelles pour moi?

– Non, mais j'ai peur pour une de mes filles. Celle qui t'a montré la croix n'est pas rentrée. Elle devait revenir au levé du jour. Je suis inquiète.

– Où devait-elle aller? Tu le sais?

– Bien sûr que je le sais, je ne laisse jamais partir mes filles comme ça. Elle est parti dans un motel du boulevard Hamel, revoir le même gars à la croix.

– Merde! Cri Carl.

– Qu'est-ce qu'il y a, Carl?

– Je m'en occupe et je te donne des nouvelles. Salut!

La puissante Camaro sort du garage dans un crissement de pneus et s'engage sur Grande-Allée en direction des ponts. Il roule rapidement en atteignant l'autoroute Duplessis, puis le Boulevard Hamel. Arrivé au Motel Cendrillon, il fait plusieurs passes en front des unités de motel. La Corvette n'y est pas revenue. Seule la Buick est là. Comme rien ne bougeait, il se stationne et marche d'un pas lent en direction du numéro 16. Personne au dehors, il colle son oreille à la porte, seul le bruit de la télé est perceptible. Comme un coup de vent, il enfonce la porte prenant soin de forcer du côté de la poignée afin d'éviter d'arracher le cadre. L'homme allongé sur son lit reste figé sur place. L'effet de surprise passé, il veut se relever, mais Carbo est déjà sur lui l'arme enfoncée sous le menton.

– Tu vas te lever lentement et t'asseoir sur le rebord du lit.

L'homme de petite stature refuse de bouger, figé par la peur. Il doit le prendre à la gorge et l'attirer en position assise. Tirant un fauteuil, il y prend place en droite ligne avec l'homme qui tremble de tout son corps.

– Quel est ton nom? demande le privé en lui pointant l'arme en direction de la poitrine.

– Gilles Dubeau, bégaye l'homme.

Au même moment, Carl entend gémir quelqu'un. Un bruit étouffé venant de la salle de bain. Il donne un violent coup de poing à Dubeau qui s'allonge de tout son long sur le lit. Carl se rend dans la salle de bain et découvre Jojo ligotée pieds et poings avec un bandeau sur la bouche. Il la détache avec soin et dès qu'il a relèvé, elle lui saute au cou et serre contre lui.

– Merci, monsieur Bouchard, merci!

Carl s'avance vers Dubeau et lui vide les poches. Une centaine de dollars en tout, qu'il remet à la jeune femme.

– Appelle un taxi et rentre chez Ginette. Elle est très inquiète de toi.

Au même moment, Dubeau commence à reprendre connaissance.

– Où sont tes deux amis?

– Ils vont revenir bientôt.

– Alors, je dois me dépêcher, sinon tes amis vont me surprendre.

– Vous ne saurez rien de moi, vous avez beau me tuer, de toute manière je suis mort quand les autres vont arriver.

– C'est comme tu veux, dit Carbo en se levant, repoussant du pied le gros fauteuil. Si c'est comme ça, allons droit au but. Tu vas me donner le nom de tes deux amis et rapidement.

Il ne reçut comme réponse que le silence. Dubeau avait eu le temps de se ressaisir une fois l'effet de surprise passé, il refusait maintenant de parler. Il lui pose plusieurs questions qui demeurèrent sans réponse.

– Ma patience a des limites.

Il enclenche son arme faisant glisser une balle dans le canon. Le bruit sec du mouvement fait transpirer l'homme de main qui maintenant n'avait d'yeux que pour le canon de l'arme. Ses mains crispées tenaient le bord du matelas avec une telle force que ses jointures étaient blanches. Du revers de la main gauche, Carl lui assène un dur coup au côté du visage, mais comme un roseau, il plie sur sa droite et reprend aussitôt sa position. Du sang coule de sa bouche, mais il ne l'essuie pas, préférant rester agrippé au lit de toutes ses forces. Carbo comprend alors que ce n'était pas en le frappant qu'il obtiendrait ses réponses. Rapidement l'arme munie d'un silencieux crache une balle qui va se loger à quelques centimètres de la cuisse gauche de Dubeau. L'homme lâche sa prise et se bascule sur le lit. Une autre décharge lui effleure la main, faisant voler de minuscules petits morceaux du matelas dans les airs. Une troisième se loge derrière lui, s'enfonçant dans le bois de la porte de la garde-robe, lui arrachant un morceau d'oreille au passage. Il porte les deux mains au côté de sa tête, essayant vainement de retenir son sang.

– Arrêtez, monsieur, je vous en prie arrêtez, je vais tout vous dire.

– Je t'écoute, dit Carbo lentement.

Il explique sa relation avec les deux autres individus qu'il avait rencontrés à Montréal. Il avait été engagé pour forcer des coffres-fort dans la région. Selon ses dires, il en aurait sept ou huit de fait actuellement et plusieurs autres étaient à venir. Il ne connaissait pas la région, se contentant de suivre les ordres. La marchandise était gardée par les deux autres et ramenée à Montréal. Il en ignorait l'endroit.

– Qui vous renseigne sur les endroits à vider?

– Je ne sais pas, je le jure, je ne suis qu'un simple soudeur.

– Où sont tes amis?

– Ils sont allés repérer une autre job, mais je sais pas où. Je le jure, ils me disent rien. Rick n'est pas un homme facile, il est dangereux et moi je suis en libération conditionnelle, alors je dois travailler et obéir, sinon je suis cuit. C'est tout ce que je sais. Je savais pas que c'était dans des églises que je devais faire ça, sinon j'aurais refusé, je le jure.

Carbo se tourne vers le téléphone en laissant des yeux, pendant une ou deux secondes son homme. Alors qu'il compose un numéro, il voit l'homme de main se basculer sur le lit et saisir au passage une arme cachée sous l'oreiller. En une fraction de seconde, il la place dans sa

bouche et le coup part en éclaboussant le mur derrière lui. L'homme s'écrase lentement sur sol, tombant du lit sous le choc.

– Passez-moi Festus, c'est urgent ici, Carl Bouchard.

Quelques secondes plus tard, le policier est en ligne, mais il n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit.

– Écoute-moi, tu te ramènes immédiatement avec quelques hommes, mais très discrètement. J'ai un cadavre sur les bras, il s'est tiré. Entoure le *Motel Cendrillon* et que tes hommes surveillent l'arrivée d'une Corvette noire. Surtout qu'ils ne l'interceptent pas. C'est très important, je t'expliquerai le reste plus tard. Fait vite, je suis au numéro 16.

À peine trente minutes plus tard, Festus était sur place et un large filet invisible avait été mis en place. Seule sa voiture, une *Chrysler LHS* entra sur le stationnement du motel. Il reconnaît aussitôt la Camaro de son ex-compagnon d'armes. Il frappe deux coups à la porte 16 qui s'ouvre aussitôt. Carbo referme derrière lui, en montrant l'homme allongé près du lit, les yeux encore ouverts et l'arme à la main. Dans la garde-robe, ils trouvent un kit de torches acétylène portatives. Rapidement, il explique son dossier, négligeant de faire mention du prêtre et de l'archevêché. Sur l'insistance de son copain, il doit cependant expliquer que le tout était relié aux vols dans les églises. Il demanda 24 heures de délai avant que la police n'entre en jeu dans ce dossier. Ce délai passé, il lui donnerait toutes les

informations qu'il possédait. Festus accepte sans en demander davantage, sachant bien qu'il n'obtiendrait rien d'autre. Cependant, il faisait confiance à son ami. Ce dernier quitte le Motel après avoir eu la promesse du policier que ses hommes ne toucheraient pas à la Corvette et ses occupants, tant qu'il ne donnerait pas le OK.

La Camaro sort du stationnement laissant derrière elle une trace de fumée bleuâtre et une odeur de caoutchouc brûlé. Il file directement au presbytère de la paroisse Sainte-Claire. Il est reçu par la servante qui lui fait part que le Père Dufour était à l'église. Carbo se dirige rapidement vers l'endroit et ouvre la grosse porte. Après quelques instants de silence complet, il entend finalement un bruit provenant de l'avant, vers l'autel. Il avance lentement, regardant un peu partout à la fois, tenant la main droite sous son blouson, prêt à saisir son arme. Il entendit un éternuement sec et étouffé. Il se dirige aussitôt vers l'endroit situé derrière l'autel, la sacristie. C'est en y entrant qu'il voit le prêtre penché sur une table, sniffant une ligne de coke. L'homme s'essuyait le nez, n'ayant pas entendu venir le visiteur, trop occupé à combler sa faiblesse. Il sursaute lorsqu'il entend son nom, tentant tant bien que mal de dissimuler les objets sur la table. Une légère trace de poudre blanche était encore visible sous son nez.

– Essayez votre nez mon père, dit doucement Carbo.

– D'un geste presque automatique, le prêtre porte le revers de sa main vers son nez et le frotte rapidement.

- Alors, vous n'avez pas réussi à vous guérir de cette habitude.
- Qui êtes-vous pour me juger ainsi?
- Je suis là pour vous aider. Je pense que vous êtes pris dans un couloir très noir et au bout duquel vous y trouverez la mort. Ce sera votre seul moyen de délivrance. Je suis au courant de votre dossier à l'Archevêché et je travaille sur les nombreux vols survenus depuis plusieurs mois dans vos églises. Je sais que c'est vous qui donnez les informations à ceux qui les commettent. Vous devez arrêter avant qu'il ne soit trop tard. Si la drogue ne vous tue pas, eux ils le feront.
- Je... je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'ai rien à vous dire. Dieu est mon seul juge.
- Mon père, vous rendez-vous compte de tout le mal que vous faites autour de vous?
- Je ne fais du mal qu'à moi-même.
- Cessez de vous mettre la tête dans le sable et réveillez-vous. Vous êtes en train de placer l'Église dans une telle situation financière que bientôt elle ne pourra plus faire face à ses obligations.
- L'Église est richissime et personne ne la mettra en faillite.
- Vous rendez-vous compte de ce que vous dites?
- Je n'ai plus rien à vous dire, maintenant laissez-moi, j'ai du travail.

Carbo s'approche lentement du prêtre et sans que ce dernier ne s'y attende, il reçoit une violente claque au visage, puis une deuxième. La salive lui sort de la bouche alors qu'un petit sourire de défi apparaît sur ses lèvres. Il recule en faisant basculer la table derrière lui, dans un bruit amplifié au maximum, par le lourd silence et l'écho qui régnaient dans l'église. Il se retrouve adossé à une large armoire de chêne, incapable de dire ou faire quoi que ce soit.

– Maintenant, nous allons parler d'homme à homme, je vais oublier que vous êtes prêtre. C'est ce que vous voulez, c'est ce que je vais faire. J'ai rencontré votre frère Yvan, il m'a parlé de vous et des problèmes que vous aviez. Je suis prêt à vous aider, mais vous allez devoir faire votre part.

– Vous n'avez pas le droit de mêler ma famille à tout ça. Je suis un homme et je suis capable de prendre mes responsabilités.

– Alors, prouvez-le, crie Carbo qui se retenait avec difficulté.

– Je n'ai rien à vous prouver, monsieur.

– Bon très bien, je vais me rendre voir votre mère et lui expliquer que son fils préféré est un drogué qui a vendu son Église pour se payer ses petites fantaisies.

– Je vous supplie de laisser ma mère en dehors de ça. Elle est âgée et ne supporterait pas...

– Vous comprenez maintenant que je suis prêt à tout faire pour vous aider malgré vous. Rendez-vous compte que ces hommes vont se débarrasser de vous, aussitôt qu'ils ne pourront plus rien tirer de vous. Lorsque vous n'aurez plus rien à leur vendre, ils ne vous fourniront plus cette saleté que vous prenez tant de plaisirs à consommer. Vous serez alors devenu un témoin fort gênant. Vous pouvez encore vous en sortir si vous m'écoutez. Ayez confiance en moi et tout va s'arranger pour le mieux.

Des larmes coulent sur les joues du prêtre qui maintenant regardait vers le sol. Il explique qu'il n'avait pas le choix d'aider ces hommes. Ils avaient des photographies de lui en train d'acheter de la drogue d'un de leurs hommes de main. Il lui fournissait la drogue à condition qu'ils reçoivent en retour des informations payantes. Il raconte avoir accepté une première fois, mais avoir vigoureusement refusé la seconde. Comme il avait été brutalisé, il n'avait pu résister à cette souffrance physique, alors qu'il était en manque. Le chef du groupe l'avait aussi menacé de remettre les photographies à sa mère et à ses deux frères, ruinant ainsi sa vie et tuant sa pauvre mère.

– Pourquoi ne pas avoir tout avoué à votre Évêque?

– Il m'a donné ma dernière chance. Si je devais récidiver, je devrais renoncer à la prêtrise.

– Votre frère Yvan aurait pu vous aider. Pourquoi ne pas lui en avoir parlé?

– Mon frère a déjà assez de ses propres problèmes avec son fils qui est atteint du sida.

– Maintenant, qu'allez-vous faire?

– Je n'ai rien d'autre à dire, murmure le prêtre qui s'enfuit aussitôt, s'étant sournoisement rapproché de la porte menant à l'extérieur.

Carbo reste sur place quelques instants, se refusant à le poursuivre. Il avait trop de poudre dans le nez pour comprendre ce qui lui arrivait. Il n'obtiendrait rien d'autre de cet homme de Dieu qui était engagé sur le chemin de l'enfer, celui de la drogue. Il retourne à sa voiture et compose le numéro de Festus. Ses hommes n'avaient toujours pas localisé la Corvette noire dans les environs du Motel. La fouille n'avait rien donné, sauf les torches acétylène. Pas un papier, pas de plan, pas d'information sur les deux autres hommes. Les deux autres unités de motel étaient presque vides, sauf quelques vêtements. Le corps de Dubeau est à la morgue et tout est remplacé comme si rien ne s'était passé.

– Je ne crois pas pouvoir compter sur le proprio du Motel pour qu'il garde le silence. Je l'ai menacé un peu, mais je ne pouvais quand même pas aller trop loin. Espérons qu'on pourra coincer les deux autres, dit Festus.

– Tu ne fais rien, sauf les localiser. Transmets un avis de recherche et qu'on ne leur touche surtout pas.

– Bon! Comme tu voudras Carl, mais n'oublie pas qu'il te reste à peine une vingtaine d'heures devant toi. Après j'interviens, j'ai des patrons au-dessus de moi. Je ne suis pas un privé qui travaille seul comme toi, j'ai des comptes à rendre, moi.

– Je sais, mais fais-moi confiance.

Carbo rentre au bureau, histoire de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Il explique à Josiane les évènements qu'il venait de traverser, cette fois sans lui cacher la vérité. Il lui remet l'adresse de la mère du prêtre avec instructions de faire une surveillance, afin que ce dernier n'entre pas en contact physique avec elle. Eddy est chargé de surveiller l'Archevêché.

De son côté, le privé relisait le dossier du prêtre cherchant à y trouver un indice quelconque. C'est à ce moment qu'il comprend. Comment un morceau du puzzle aussi important avait-il pu lui passer sous les yeux? Il avait été en poste dans tous les endroits visités par le trio de voleurs. Transféré d'un endroit à l'autre, afin de l'aider à se rétablir, son dernier poste était l'église actuelle, c'était donc là que le prochain vol surviendrait. Sans perdre de temps, il se dirige vers la paroisse Sainte-Claire. L'endroit serait donc le dernier. Il ne pouvait prendre le risque de les manquer.

Arrivé près de l'église, il stationne à quelques distances de là. Pas de voiture à proximité et personne en vue. Il décide de marcher vers les grandes portes, puis il entre. Cette fois deux personnes âgées s'y

trouvaient, agenouillées dans leur banc, l'une à quelques rangées de l'autre. Il se retire vers le coin gauche sans faire de bruit, dans la partie la plus sombre de l'église.

S'il ne s'était pas trompé, les deux gars de la Corvette allaient se pointer le nez. L'heure du souper approchait et l'endroit serait totalement désert. Jamais, il n'aurait cru un jour se retrouver dans une église à surveiller deux criminels. Être ainsi dans cet endroit de dévotion, de tranquillité et de paix, lui rongeaient les nerfs. Il ne savait pas comment réagir si les choses se gâtaient. Les deux femmes allaient-elles bientôt sortir et laisser l'endroit libre ou seraient-elles prises dans le feu de l'action? Pour la première fois de sa carrière, il se sentait mal à l'aise dans sa peau. Bien qu'il ne soit pas un catholique pratiquant, il avait quand même gardé cet esprit de respect envers tout ce qui touche la religion. Se retrouver ainsi armé dans la maison de Dieu l'énervait au plus haut point, mais, avait-il le choix? Bien sûr, il pouvait tout laisser tomber, mais son serment de policier était toujours présent en lui, il ne pouvait aller à l'encontre et il y avait l'archevêque qui avait fait appel à lui.

Il est tiré de ses pensées par le départ des deux vieilles dames qui maintenant qu'elles avaient rendu leurs hommages à Dieu, regagnaient leur domicile l'esprit tranquille. Il se retrouvait maintenant seul dans ce lourd silence où le moindre craquement, le moindre bruit étaient amplifiés au centuple, le faisant sursauter à chaque fois, prêt à sortir son arme et à foncer.

Il était seize heures trente lorsqu'il entend quelqu'un entrer, mais pas par les portes de devant. Le bruit venait de l'arrière, en direction de la sacristie. Il demeure immobile dans son coin, cherchant à identifier chacun bruit de pas. Sans peine, il reconnaît le père Dufour qui s'avance vers l'arrière de l'autel. Il semblait dissimuler quelque chose, gardant les deux mains sur sa poitrine. Cependant, Carbo était trop loin et il faisait trop sombre pour qu'il puisse distinguer. Le prêtre s'arrête devant l'autel et s'y agenouille, puis se prosterne le visage contre le sol. Il demeure dans cette position durant quelques minutes puis se relève. Lentement, il approcha de l'autel et y déposa quelque chose après l'avoir regardé et embrassé. Il s'agenouille à nouveau et après s'être relevé il prend la direction de l'arrière de l'église comme s'il avait deviné la présence de quelqu'un. Après avoir dépassé la rangée de bancs, il tourne sur sa droite et monte l'escalier conduisant au jubé. Chacun de ses pas faisait craquer le bois des marches, puis l'orgue se met à jouer une musique liturgique.

Au même moment le cellulaire de Carbo résonne. Il s'empresse de répondre. C'était Josiane qui l'avisait que personne n'était en vue dans les environs. Il lui demande d'abandonner sa surveillance et de le rejoindre à l'église en entrant par la sacristie.

– Demande aussi à Eddy de nous rejoindre.

La musique jouait de plus belle, il en avait mal aux oreilles tellement elle résonnait dans ce grand espace vide et écho à la fois. Il avait

l'impression d'être collé au mur par toutes ces notes qui l'assaillaient de toutes parts. Il se sentait vraiment mal à l'aise dans cet endroit.

Après plusieurs minutes, ce fut le silence presque complet, la musique s'éteignant graduellement jusqu'à la plus parfaite tranquillité. Il entend quelques pas sourds et une porte se refermer. Vainement, il essaie de se faire une idée de ce que pouvait bien faire l'abbé Dufour, sans pourtant y parvenir. Il ne connaissait pas l'architecture de cette église et ce qui pouvait bien se trouver au-dessus de sa tête si ce n'est le jubé et le clocher, du moins le croyait-il.

Il était là, appuyé contre l'extérieur du confessionnal, regardant la lueur des lampions vaciller, traçant des formes imprécises telles des fantômes sur les murs et le plafond. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait mis les pieds dans la maison de Dieu. Du temps de sa tendre jeunesse, sa mère l'y amenait tous les dimanches. Aussi longtemps qu'il demeura avec ses parents, il respecta cette coutume. Puis ce fut son entrée comme policier en même temps qu'il atteignait l'âge adulte. Il quitta le nid familial pour se prendre un appartement et gérer lui-même sa vie. Le temps fit qu'il abandonna certaines bonnes habitudes. Malgré cela, il continua à l'occasion des fêtes de Noël et du Premier de l'an à renouer avec cette tradition en accompagnant ses parents. C'était l'une des choses auxquelles sa mère tenait à ce qu'il respecte à tout prix, il ne pouvait pas lui refuser. Il la revoyait à la messe de minuit, marcher dans l'allée centrale le tenant fièrement par

le bras, la tête haute, comme si elle avait voulu dire à tout le monde « Regardez c'est mon fils. » Quels plaisirs elle y prenait.

Puis, c'était le retour vers la maison. Elle prenait place sur la banquette arrière, lui tenant la main, comme s'il avait encore dix ans, pendant que son père, le corps droit comme un arbre, conduisait la voiture.

Il se revoyait aussi lorsqu'il était petit servant de messe. Vêtu d'une soutane noire et d'un surplis blanc, il aidait monsieur le curé dans son office du dimanche. Les jours de fête, la soutane était rouge. Les temps ont bien changé, maintenant de moins en moins de monde fréquente les églises. En grande partie, ce sont les gens âgés, mais ceux de sa génération et la suivante ont délaissé ce rituel, trop pris par leurs habitudes de vie et les problèmes de toutes sortes. Jamais dans le passé, un prêtre ne se serait retrouvé dans une telle situation. Tout d'abord, la drogue n'existait pas et les choses étaient beaucoup plus cachées que maintenant. Il y avait bien les agressions sexuelles envers de jeunes garçons, mais aucune enquête n'avait confirmée avec certitude ces faits. Pourtant, plusieurs présumées victimes commençaient à crier de plus en plus fort, réclamant une justice et des mises en accusation contre les prêtres pédophiles. La pression populaire grondait de plus en plus, mais ce n'était pas là le mandat de Carbo, même s'il avait pu lire certains dossiers très compromettants.

Aujourd'hui, l'Église a perdu beaucoup du respect qu'elle détenait fièrement. Peut-être y a-t-il eu exagération de leur part, il n'était pas là pour les juger, mais pour les défendre. Pourtant en plusieurs occasions, il avait fait appel à Dieu, dans des situations extrêmement serrées où sa propre vie était en danger, mais une fois que tout était terminé, comme beaucoup d'autres, il oubliait. Il était là aujourd'hui, portant une arme dans la maison de Dieu et tout au fond de lui, il souhaitait ardemment ne pas avoir à s'en servir.

Le silence est brisé, une porte venait de se refermer, le bruit lui sembla arriver en direction de la sacristie. Ce devait être Josiane, pense Carbo qui ne s'inquiéta pas davantage. Les minutes passèrent et pourtant il ne la vit pas arriver à sa recherche. L'inquiétude montait en lui, se demandant ce qu'elle pouvait bien faire. Il n'eut pas longtemps à attendre, un cri strident se fit entendre, déchirant le lourd silence. Il reconnut cette voix, c'était bel et bien Josiane qui venait de crier son nom. Il bondit comme un fauve alerté par le danger, cherchant à étouffer ses pas. Il arrive près des marches conduisant à l'autel. Rapidement, il saute la balustrade, arme au poing. Il demeure accroupi quelques secondes, attendant un signe qui le guiderait. Plus rien, pas un son ne lui parvient. Il regardait vers la porte conduisant à la sacristie, cherchant à déceler une présence. Il ne pouvait plus demeurer ainsi à attendre, ronger par l'incertitude, il devait foncer, mais avec prudence. Le dos courbé et les genoux jour se retrouver dans une église à surveiller deux criminels. Être

qui lui aurait permis de se dissimuler rapidement. Heureusement, le plancher était recouvert de tapis ce qui étouffait ses pas. Arrivé à quelques pieds de la porte, il reconnut sans l'ombre d'un doute, le corps de son assistante, allongée sur le sol, un filet de sang coulant de son front. L'adrénaline fait un bond dans son système, agissant du même coup sur tous ses muscles, sa respiration était saccadée, il n'attendait que le bon moment pour bondir en avant. Seul son sens du danger le retenait, car il ne voyait pas sa proie. Il en devinait la présence, mais sans parvenir à la voir. Il devait donc rester ainsi immobile et alerte aux moindres mouvements ou bruits. Il essayait vainement de se souvenir de la description de la pièce, mais n'y parvenait pas.

Un bruit de porte le fait sursauter, suivit d'un coup de feu qui résonna comme un coup de canon aux oreilles de Carbo. Eddy venait sans doute de faire son entrée par le même endroit que Josiane, lui aussi venait d'être victime. Les secondes étaient interminables. Après un nouveau silence écrasant, il crut entendre le bruit du loquet d'une porte, comme si quelqu'un la barrait.

Sans qu'il puisse le prévoir, deux hommes surgirent hors de la sacristie, arme au poing et courant vers l'autel.

– Jeter vos armes, crie-t-il sèchement.

Plusieurs coups de feu retentirent déchirant à nouveau le silence de l'église, faisant un mal quasi insupportable aux oreilles. Les éclairs de

feu scintillaient dans cette pénombre où seuls quelques lampions servaient d'éclairage. Un homme tombe au sol recroquevillé sur lui-même et criant de douleur, portant rapidement les mains à son ventre. Courant et plongeant vers le sol, Carbo l'atteint rapidement. Il lui retire son arme, qu'il jette à quelques pieds de lui, cherchant du même coup à localiser le deuxième homme. Un coup de feu retentit à nouveau, déchirant le tapis à quelques pouces de sa jambe. Un second coup sonne aussitôt et cette fois d'une autre direction, derrière lui. Il se retourne rapidement prêt à tirer, mais arrête juste à temps son geste, voyant Josiane qui pointait à nouveau son arme vers l'autel. Elle lui fait signe que l'homme qu'il cherchait s'y cachait derrière. Il rampa vers l'endroit désigné puis bondit en pointant son arme devant lui. Il n'y avait personne. Retournant sur ses pas, protégé par l'autel massif. Un coup feu résonne à nouveau. Le projectile ricoche sur un chandelier de métal et passe à quelques pouces de la tête de Carbo qui plonge aussitôt sur le sol, se retrouvant presque dans les jambes de Josiane.

Au même moment, l'homme se déplaça, en tirant plusieurs coups de feu en direction de l'autel, sans toutefois atteindre personne. Ce fut à nouveau le silence complet pour quelques instants. Carbo essaya de localiser sa proie dans cette pénombre, écoutant le moindre craquement.

– Josiane, tu te sens bien?

– Un peu mal à la tête, mais ça va.

– Tu prends par la gauche et moi la droite. Il ne pourra pas viser les deux à la fois. Tu coures jusqu'à la balustrade, puis tu te plaques au sol sans bouger, je vais te couvrir. Prêts, vas-y.

De toutes ses forces, elle coure vers l'endroit désigné et atterrit à plat ventre sur le tapis de velours rouge sang. L'homme voulut tirer, mais retient son geste, ce qui permit à Carbo de le repérer, caché entre deux bancs, à mi-chemin vers la sortie.

Au même instant, la grande porte avant s'ouvre brusquement, laissant pénétrer une clarté dérangeante. Carbo eut cependant le temps de reconnaître Eddy qui courait se mettre à l'abri sur le sol, derrière la rangée de bancs.

– Eddy, sur ta gauche à mi-chemin avec l'autel. Attention à Josiane, elle est près de la balustrade sur ta droite.

Deux coups de feu éclatent simultanément. L'un venant du centre de l'église et l'autre de l'avant. L'homme s'écroule aussitôt pendant que Carbo sort en se relevant, arme au poing toujours pointé en direction de la cible qu'il venait d'atteindre.

– Eddy, avance lentement, je pense qu'il a son compte, Josiane ne bouge pas avant mon ordre.

En quelques enjambées, il se retrouve au-dessus de l'homme replié sur lui-même entre le siège et le dossier du banc d'en avant. Il récupère l'arme qu'il tenait encore dans sa main crispée. La balle du puissant 9 mm l'avait atteint en plein front.

– C'est terminé, il a son compte.

– Josiane, jette un œil à celui sur le sol derrière toi.

– Ça va Carl, il est inconscient, mais la blessure a l'air sérieuse.

– L'ambulance et Festus sont en route avec la Police municipale, lance Eddy.

– C'est du bon boulot les amis, je ne m'attendais pas à ce que les choses tournent comme ça. Josiane, ta blessure?

– Je ne crois mourir cette fois, une belle bosse et une petite cicatrice, mais rien de grave.

Carbo était à examiner le front de son assistante lorsque plusieurs policiers arme au poing firent leur entrée. Lorsqu'ils reconnurent le vieux Eddy, ils rangèrent leurs armes et firent entrer les ambulanciers.

– Il y en a un ici, mais il est mort. L'autre est derrière l'autel dans un piteux état, signale Carbo.

À peine avait-il terminé sa phrase qu'il part à grande course vers l'arrière de l'église et grimpe deux par deux les marches conduisant

au jubé. Tout ce qu'il trouve au second plancher, c'est l'orgue qu'il avait entendu jouer quelques minutes après son arrivée. Il cherche vainement l'abbé Dufour, mais sans succès. Eddy et Josiane arrivent derrière lui.

– Qu'est-ce que tu cherches comme ça? demande l'assistante essoufflée.

– L'abbé Dufour, il est monté, mais n'est pas redescendu.

– Il y a une porte ici Carl, lui montre Eddy en poussant un rideau.

Il s'avance aussitôt et l'ouvre lentement. Un escalier montait vers il ne savait où. Il gravit lentement les marches une à une, s'attendant à tout moment à voir surgir le prêtre, mais ce ne fut pas le cas. Il le trouva finalement, accroché à la corde de l'une des cloches. Il avait cessé de vivre, son pouls était imperceptible. C'est ainsi qu'il avait choisi de mettre fin à ses jours, dans la maison de celui qui l'avait reçu. Il avait préféré s'enlever la vie, refusant de faire face à la justice des hommes.

Aidé par son compagnon, le privé détache la corde et dépose le prêtre sur le sol. Eddy passe son doigt sous le nez du prêtre, attiré par une trace de poudre blanche. Il regarde son patron en s'essuyant sur son pantalon. Il venait de comprendre le pourquoi de tous ces tragiques événements. De son côté, Josiane n'en croyait pas ses yeux, jamais elle n'aurait cru que pareille chose puisse se produire dans une église.

Ils redescendent en avisant les policiers qu'un autre corps se trouvait près du clocher. Carbo rencontre l'officier responsable et lui demande la plus grande discrétion quant à la mort du prêtre. Il lui explique en quelques mots que l'Archevêché était mêlé de près à cette histoire. Il ne fallait donc pas ébruiter cette affaire, à tout le moins, pas avant d'avoir rencontré toutes les personnes intéressées.

Un ambulancier s'occupe de soigner la blessure de Josiane, tandis que Carbo s'avance vers l'autel, afin de vérifier ce que le prêtre y avait déposé avant sa mort. C'est alors qu'il trouve deux enveloppes, dont l'une était adressée à l'Archevêque monseigneur Fecteau et l'autre à la mère du prêtre disparu. Il dissimule les enveloppes aux yeux des policiers et entraîne ses deux amis vers l'extérieur, après avoir avisé le lieutenant responsable qu'il demeurerait à sa disposition en lui laissant sa carte.

– Enfin! Une bonne bouffée d'air frais, ça fait drôlement du bien, lance Eddy.

– Tu peux le dire, je commençais à étouffer moi aussi, réplique Carbo en s'assoiant sur l'une des marches du perron de l'église. Il compose un numéro sur son cellulaire, puis demande à parler à Yvan Dufour.

En quelques mots Carbo lui demande de venir le rencontrer à son bureau dans une heure, lui spécifiant bien de venir seul.

Un drame venait de se dérouler dans cet endroit de paix et de tranquillité. La plaie serait longue à cicatriser. Trois hommes y avaient trouvé la mort et un quatrième devra passer une bonne partie de sa vie en prison. Pourtant, les habitudes ne changeront pas, des déclarations rassurant la population se feront de part et d'autre. On cachera encore une fois, la vraie cause de cette affaire, dans le but de protéger la réputation de l'Église qui doit à tout prix demeurer immaculée aux yeux de ses fidèles. Après tout, pourquoi ébruiter le fait que les prêtres ont eux aussi des faiblesses et qu'ils sont des êtres humains. À qui cela pourrait-il bien servir?

~

Dans les jours qui suivirent, les médias firent état des événements survenus à l'église Sainte-Claire, sans toutefois mentionner la pendaison du prêtre. L'Archevêque y allait de sa déclaration, très heureux malgré le drame, d'avoir récupéré les objets sacrés presque tous en bon état.

Carbo pour sa part avait eu un long entretien avec Yvan Dufour, après lui avoir remis la lettre destinée à sa mère. L'homme d'affaires avait perdu son agressivité et malgré toute la douleur qui l'assailait, il avait trouvé la force de remercier l'enquêteur privé. Ce n'était plus un homme d'affaires dur et solide qui sortit du bureau, c'était un être humain à moitié détruit par la honte, se faisant mille et un reproches,

se culpabilisant pour n'avoir pas réussi à éviter ces tragiques évènements. Il devra seul, porter sur ses épaules l'horreur de ce drame pour le reste de sa vie. Les autres oublieront, mais pas lui.

Le cellulaire de Carl sonne et dès qu'il répond...

– Merci Carl, tu as sauvé la vie de ma fille. Jamais je n'oublierai et jamais je ne te refuserai quoique ce soit. Si tu pouvais passer à la maison, Jojo voudrait te parler.

– Donne-moi une heure et j'y serai.

Il se fait tard après le souper lorsque Carl arrive chez Ginette. Le gros portier lui présente la main avec un sourire. Carl est incapable de refuser cette offre de fraternisation.

– Carl, crie Ginette les deux bras ouverts pour accueillir celui qui avait été le sauveur de sa fille. Elle se colle à lui en le serrant de toutes ses forces, la tête appuyée contre son épaule. Viens avec moi, Jocelyne a quelque chose pour toi.

Ginette quitte quelques instants et revient avec la jeune femme, le visage tuméfié.

– Monsieur Bouchard, je veux vous remettre ce souvenir pour vous remercier. Vous pouvez me demander tout ce que vous voulez, c'est accordé d'avance.

Jocelyne s'avance et lui remet un magnifique tableau qu'elle a peint. Carl n'en revient pas de la beauté de l'œuvre. Il la remercie en l'embrassant sur les joues sous le regard attendri de Ginette.

– Carl, je ne veux pas de la récompense. Tu donneras cet argent à moitié à Jocelyne et l'autre moitié à des œuvres de charité. Je ne me sentirais pas bien d'accepter cet argent en sachant que tu as sauvé la vie de ma fille. Merci Carl!

Ginette s'avance à nouveau et le serre dans ses bras. Lorsqu'elle se retire, elle doit essuyer ses yeux, alors que des larmes coulent sur ses joues. Jocelyne s'avance à son tour et embrasse Carl sur les joues en lui murmurant un merci qui vient du plus profond de son cœur. Carl est ému de cette reconnaissance.

– Merci pour ce magnifique cadeau, sois assurée que je placerai avec fierté sur un mur de mon bureau. Maintenant, je dois vous laisser, la journée a été difficile.

FIN...

**À SUIVRE...** dans **CARBO 11... Des amis malsains.**